

FACULTÉ DE THÉOLOGIE ET D'ÉTUDES DES RELIGIONS

L'Eglise actuelle peut-elle prétendre être modèle pour
les jeunes en perte de sens ?

Travail de fin de certificat réalisé par

Jeanne Wallemacq

Promoteur

Chanoine Patrick Willocq

Lecteur

Prof. Ikenna Paschal Okpaleke

Année académique 2023-2024

Certificat en théologie pastorale

Introduction

Depuis plusieurs années, nous constatons au sein de notre « Service Pastoral des Jeunes » que les jeunes viennent peu à nos rassemblements. A l'inverse parfois, certains rassemblements qui réunissent la jeunesse francophone belge ou mondiale remporte un large succès, avec une forte participation du diocèse de Tournai. Nous nous posons alors parfois la question de la pertinence de notre service. Est-ce que nous sommes un service diocésain en droit d'exister ? Et si oui pour quoi et pour quelle catégorie de jeunes ? L'Eglise par son institution et ce qu'elle en produit a-t-elle encore quelque chose à enseigner aux jeunes ? Est-elle source d'inspiration pour faire face aux grandes questions qui jalonnent la vie des adolescents et des jeunes adultes ? Ivo Seghedoni le dit en d'autres termes : « *Que dit l'Esprit à nos Églises par cette prise de distance silencieuse, cette tranquille désaffection des jeunes ?* »¹

Cette réflexion se veut être avant tout un éclaircissement sur les pratiques pastorales au sein de notre service diocésain, une mise en lumière des attitudes à adopter face aux jeunes. Je me permets d'englober tant ceux qui fréquentent nos communautés chrétiennes que ceux à l'extérieur de celle-ci. Ce travail ne se veut pas être une accusation du fonctionnement de l'Eglise auprès des jeunes mais une mise en lumière des nouvelles initiatives qui méritent d'être encouragées et sur les graines de sainteté qui poussent à travers une Eglise en pleine mutation. Comme le souligne Ivo Seghedoni : « *Ils ont besoin, les jeunes, d'une pareille Église, une Église qui ne fait pas de reproches, qui ne se justifie pas, d'une Église qui raconte sa propre passion.* »²

A plusieurs reprises, les auteurs que je vais aborder dans ce travail le souligneront. Nous devons vivre une pastorale basée sur le Christ. Nous le savons, « *si, pour beaucoup de jeunes, Dieu, la religion et l'Église semblent des mots vides, ils sont sensibles à la figure de Jésus, lorsqu'elle est présentée de façon attrayante et efficace.* »³

Dès lors il va de soi que ce travail sera aussi christocentrique et reflètera les attitudes du Christ « éternellement jeune » qui peuvent être adoptées face aux jeunes croyants ou non.

¹ Ivo SEGHEDONI, Traduit par Jean-Marie FAUX « La fuite des jeunes : une parole d'Évangile pour l'Église ? », dans *Lumen Vitae* 2018/2 (Volume LXXIII), p. 187 à 191, ici p. 188.

² *ibid.*, p. 190.

³ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 39.

« Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... »⁴ par Thomas Groome⁵

L'évolution de notre société post-moderne, et particulièrement en Occident, a mis à mal la foi. En effet, la société actuelle propose des alternatives séduisantes à la foi chrétienne, telles qu'un "humanisme exclusif" (Charles Taylor) qui élimine le besoin de Dieu pour vivre pleinement en tant qu'êtres humains. Cependant, ce n'est pas la seule raison qui explique ce déclin. Les dernières décennies, l'institution ecclésiale enchaîne les scandales en tous genres qui ébranlent la foi des croyants. De plus, certains courants ecclésiaux renvoient au monde des messages contradictoires concernant les affirmations de foi, la liturgie et les valeurs telles qu'elles avaient été synthétisées par le Concile Vatican II. Face à ces multiples facteurs, comment appréhender la question de la foi posée par Jésus lui-même ? (Lc 18, 8 : *Lorsque le Fils de l'homme va revenir, trouvera-t-il la foi sur la terre ?*) Groome termine l'introduction de son article en rappelant bien entendu l'enseignement le plus classique de l'Église à propos de l'espérance que nous devons garder en la grâce de Dieu source et dynamisme de la foi sur terre, mais en précisant en même temps la doctrine catholique sur la coopération humaine, à savoir que, la plupart du temps, cette grâce divine passe par les humains : « *Bien qu'on puisse s'en remettre à la grâce de Dieu pour favoriser la foi sur la terre, on ne doit pas oublier que la grâce vient toujours à nous comme une responsabilité.* »⁶

La première question à se poser selon l'Auteur est donc celle de la Foi : que met-on derrière ce mot ?

Faisant référence à son paragraphe 122, l'Auteur rappelle que le *Catéchisme de l'Église catholique* nous exhorte à présenter la foi autour de 4 axes qui sont respectivement : le Credo, les Sacrements, le Décalogue et le Notre Père. Sans amoindrir ces 4 piliers, il n'en reste pas moins que, pour Thomas Groome, l'épicentre de la foi chrétienne reste la personne du Christ Jésus : « *Le cœur de la foi chrétienne, c'est Jésus-Christ. Ce n'est pas l'Église, ni les Écritures, ni les dogmes et les doctrines, ni les commandements, ni les sacrements, ni rien d'autre, quel que soit son importance pour notre foi. Au contraire, comme le résume bien le Catéchisme de*

⁴ Thomas GROOME, Traduit par Raymond BRODEUR « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », dans *Lumen Vitae* 2012/4 (Volume LXVII), p. 407 à 423.

⁵ Natif d'Irlande, Thomas Groome est professeur de Théologie et d'Éducation religieuse au *Boston College* et responsable du *Department of Religious Education and Pastoral Ministry* à son école de théologie et du ministère. Ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues et sont largement utilisés, à travers le monde, dans les cours d'éducation religieuse, de catéchèse et de théologie pratique. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2012-4-page-407.htm> (consulté le 24 juillet 2024)

⁶ T. GROOME, *op cit.*, p. 409.

*l'Église catholique, « au cœur... nous trouvons essentiellement une personne, celle de Jésus de Nazareth, Fils unique du Père (CEC § 426). »*⁷

L'Auteur insiste sur le fait que cet épïcêtre est à la fois le Jésus de l'histoire, qui a marché sur terre et enseigné l'amour radical et inclusif comme chemin de vie sur lequel chacun est invité à avancer, et le Fils de Dieu dont la mort et la résurrection permettent aux croyants de vivre en disciples. Bien que nous soyons dans une approche catéchétique, ce rappel est important pour tous les domaines de la pastorale, donc de la pastorale des Jeunes. Le texte associe bien sûr ce christocentrisme nécessaire à l'affirmation de la dimension trinitaire de la foi chrétienne, soulignant que chaque aspect de l'enseignement catéchétique doit être centré sur le Christ, en relation avec le Père et l'Esprit Saint.

Après avoir posé la question de la foi, se pose alors, pour l'Auteur, la question de la manière de transmettre cette foi, et pourquoi pas à la façon de Jésus... Même si nous vivons dans un contexte très différent de celui de Jésus, nous sommes toujours appelés à enseigner en son nom. En effet, les objectifs d'apprentissage des éducateurs chrétiens devraient refléter ceux de Jésus, lui qui est « un maître qui vient de Dieu » (Jn 3, 2), et leurs approches pédagogiques devraient être inspirées par son style d'enseignement que les Évangiles peuvent nous apprendre.

Dans un premier temps, Th. Groome analyse la façon dont Jésus était présent aux personnes qu'il rencontrait ; il relève quatre approches spécifiques.

- Dans un premier temps, il nous parle d'un Jésus « accueillant et inclusif »⁸. Contrairement aux « maîtres » de son temps, Jésus prend l'initiative : il part à la recherche de disciples. Ensuite, Jésus allait à la rencontre de tout un chacun sans discrimination de race, genre, compétences ou appartenance sociale. De plus, fait rare pour l'époque, il allait à la rencontre des femmes jusqu'à en faire pour l'une d'entre elle, Marie-Madeleine, « l'apôtre des apôtres » (St Augustin).
- Dans un deuxième temps, Th. Groome insiste sur le fait que Jésus faisait preuve de respect envers ses auditeurs, cherchant à les autonomiser dans leur parcours de foi plutôt qu'à les assujettir. Un des meilleurs exemples est peut-être la façon dont Jésus concluait les guérisons, non pas en s'emparant de l'acte mais bien en renvoyant à la foi de la personne guérie : « *Ma fille, ta foi t'a sauvée* » (Mc 5, 34).

⁷ *ibid.*, p. 410.

⁸ Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 412.

- L'auteur souligne une troisième caractéristique de Jésus : sa compassion et son engagement envers la justice. Le Nouveau Testament met en lumière sa profonde compassion envers ses contemporains, que ce soit vis-à-vis de Nicodème ou de la femme hémorroïsse. Dans la culture juive, l'action pour la paix et la justice était largement valorisée, et Jésus s'inscrit dans cette lignée en faisant preuve de justice.
- Enfin, l'approche de Jésus visait aussi à favoriser les échanges entre les serviteurs et les chefs. Le Christ ne prend pas ses disciples sous ses ordres, mais les invite à prendre part dans les enseignements ; il veut qu'ils deviennent des partenaires, des collaborateurs. Il instaure un esprit d'égalité entre les différents acteurs qui gravitent autour de lui et si responsable il y a, c'est à la façon d'un serviteur qu'il doit agir, proposant de vivre comme des « petits enfants ».⁹

Dans un deuxième temps, l'auteur continue en détaillant la pédagogie de Jésus à travers cinq étapes.

- Premièrement, Jésus commence toujours par prendre en compte la réalité vécue de la personne : ses expériences, ses émotions, sa foi, etc. Son enseignement partait donc de moments « *de la vie quotidienne à travers lesquels chacun peut reconnaître sa propre vie et ses histoires* »¹⁰ afin de toucher l'être humain dans ce qu'il a de plus profond, à susciter son intérêt et à le rendre actif dans son apprentissage.
- En second lieu, il encourageait chacun à cultiver une conscience critique, à méditer et à se questionner sur sa propre réalité, ainsi qu'à envisager comment vivre de manière plus authentique en tant que disciple du Christ¹¹.
- Troisièmement, l'Auteur souligne l'autorité de la parole et des actes de Jésus. Jésus n'a pas aboli la Loi, mais l'a accomplie, en apportant une bonne nouvelle qui représente une nouvelle façon de vivre la Loi au sein même du peuple de Dieu.
- Quatrièmement, Jésus invite les personnes à s'ouvrir à son enseignement et à le comprendre par elles-mêmes.
- Pour terminer, le Christ invite tout un chacun à vivre pleinement sa foi. Pour épouser le règne de Dieu, il est question d'une réelle décision qui va se concrétiser dans un

⁹ Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 414.

¹⁰ *ibid.*, p. 415.

¹¹ Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 416.

« faire » ; selon l’Auteur, la pédagogie de Jésus conduit « de la vie à la foi à la vie », pour laquelle il n’est pas question de le faire à moitié.¹²

Thomas Groome présente alors le texte des « Pèlerins d’Emmaüs » (Lc 24, 13-35) comme le condensé de cette pédagogie de Jésus ; pour éviter la répétition, nous ne détaillons pas ici¹³. Rappelons simplement qu’une fois de plus, Jésus pousse les disciples à remettre en question leur réalité en les interrogeant sur les événements tragiques de Jérusalem, ce qui les invite à réfléchir sur leurs propres perceptions intérieures. Pour Jésus, il est primordial que les disciples voient par eux-mêmes afin de raviver leur foi ébranlée. Ainsi, à partir du moment où leur histoire et l’histoire de la communauté ne font plus qu’un, ils sont prêts à vivre une foi renouvelée.

L’auteur termine son article en proposant une démarche qui conduit « la vie à la foi » et « la foi à la vie » - « de la vie à la foi à la vie » - toujours en favorisant une participation active, par la réflexion personnelle. Il décline son approche à partir d’une activité principale et de 5 mouvements.

- L’activité principale consiste à aider les participants à se focaliser sur un sujet qui a un réel intérêt pour leur vie (« la vie, la foi ou la vie dans la foi »¹⁴).
- DE LA VIE... : Le premier mouvement consiste à permettre aux participants de s’exprimer autour du thème choisi tel qu’ils le rencontrent dans leur vie de tous les jours. Tous les moyens d’expression (parole, écriture, dessin, gestuelle, construction...) peuvent entrer en jeu.
- Dans un deuxième temps, ils sont invités à exercer leur esprit critique sur la situation exprimée. Ici on fera appel au raisonnement, aux connaissances, à l’imagination.
- ...A LA FOI... : Le troisième mouvement consiste en un enseignement clair à propos de la vision chrétienne relative au sujet retenu et de faire entrer cette vision chrétienne dans leur réalité.
- ... DE LA FOI... : L’avant dernier mouvement est celui qui commence le chemin du retour à la vie : les personnes sont invitées « à venir voir pour elles-mêmes » ce que l’enseignement reçu peut signifier pour leur vie concrète.
- ...A LA VIE : Pour terminer, il s’agit de prendre des décisions à la lumière de la foi chrétienne, et de les rendre effectives dans ma relation à Dieu. Ces décisions peuvent

¹² Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 418.

¹³ Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 418 – 419.

¹⁴ Cf. T. GROOME, « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », p. 420.

être de l'ordre des contenus de foi (ce que je crois maintenant), de l'ordre de la relation que je souhaite construire avec Dieu et/ou les autres, de l'ordre de choix éthiques¹⁵.

Avis personnel

Dans son article, l'Auteur présente quelques raisons pour lesquelles, selon lui, la foi est en déclin : une première catégorie de raisons présentées sont issues des contextes socioculturels post-modernes proposant un « humanisme exclusif » en lequel est exclu tout besoin de Dieu¹⁶ ; une seconde catégorie rassemble des causes issues du contexte ecclésial lui-même, soit suite à des fautes graves et provoquant scandale de la part de certains de ses membres, soit suite à certains mouvements individuels ou de groupes ecclésiaux, qui apparaissent comme contradictoires avec l'*aggiornamento* souhaité et décidé lors du Concile Vatican II.

Bien qu'il ne parle pas uniquement des jeunes et que l'article date de 2012, aujourd'hui le constat semble similaire. Dans l'*Exhortation apostolique post-synodale « Christus Vivit » aux jeunes et à tout le peuple de Dieu* (2019), le pape François mentionne « qu'un nombre important de jeunes, pour les raisons les plus diverses, ne demandent rien à l'Église car ils considèrent qu'elle n'est pas significative pour leur existence »¹⁷ et on peut sans doute ici reconnaître la première catégorie de raisons socioculturelles évoquées par Th. Groome. D'autres sont plus virulents en demandant « expressément qu'elle les laisse tranquilles, car ils ressentent sa présence comme désagréable, sinon irritante. » ; il est impossible de ne pas songer aux raisons évoquées par l'Auteur de notre article concernant la seconde catégorie, car ces raisons dépeignent, à juste titre, une Eglise qui ne répond pas à ce qu'elle devrait être.

Mais alors comment transmettre *quand même* la foi dans une société tantôt estimant « Dieu inutile », tantôt blessée profondément et avec raison par les actes de certains membres de l'Eglise, ou ne comprenant pas les démarches incohérentes d'autres par rapport à l'enseignement du dernier Concile.

Thomas Groome nous propose un chemin de réponse en présentant quatre attitudes du Christ à adopter, qui selon moi sont la base si on désire travailler avec et pour les jeunes.

Il nous présente le Christ comme accueillant et inclusif. En effet, il est primordial qu'un jeune puisse se sentir accueilli tel qu'il est et avec tout ce qu'il est ; un jeune qui se sent accueilli et non-jugé sera sans doute davantage enclin à revenir. Lors du synode sur les jeunes qui s'est

¹⁵ *ibid.*, p. 422.

¹⁶ *ibid.*, p. 408.

¹⁷ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 40.

déroulé à Rome en 2018, une demande était de créer des espaces inclusifs où chacun trouvera sa place, y compris ceux qui ont une foi différente. Malheureusement, « *cette affirmation qui résonne sur nos lèvres ne trouve pas toujours une expression réelle dans notre action pastorale.* »¹⁸

La notion de respect est aussi évoquée par l'auteur avec un accent sur le fait « *de permettre aux personnes de devenir des agents de leur foi plutôt que des personnes soumises.* »¹⁹ Ce propos est un socle important pour la pastorale des Jeunes. En effet, « *les accompagnateurs ne devraient pas conduire les jeunes comme s'ils étaient des sujets passifs mais marcher avec eux en leur permettant d'être acteurs de leur cheminement.* »²⁰

Jésus est compatissant et s'engage pour la justice ; les jeunes ont cette faculté de s'engager corps et âme pour ce qui leur paraît juste. Souvent, je constate que lorsque nous proposons une activité qui les met en mouvement et où ils œuvrent pour la justice, ils se sentent utiles et vont au bout de leurs engagements. Ce qui n'est pas nécessairement vrai avec d'autres activités. D'ailleurs bon nombre de jeunes saints se sont engagés pour la justice et fascinent la jeunesse. Je pense au bienheureux Pier Giorgio Frassati né dans une famille bourgeoise italienne, qui vouera sa courte vie aux pauvres.

Enfin, Jésus instaure un esprit d'égalité. Je remarque que trop souvent nous nous occupons des jeunes croyants et oublions les jeunes qui ne font pas partie de la structure ecclésiale. Alors que « *tous les jeunes, sans aucune exception, sont dans le cœur de Dieu et donc dans le cœur de l'Église.* »²¹ D'ailleurs, le pape François dans « *Christus Vivit* » expose deux lignes d'action pour les pastorales des jeunes. L'une est la recherche de nouveaux jeunes ne faisant pas partie de la structure et l'autre est un chemin de croissance pour ceux qui ont déjà rencontrés le Christ.

Jean Abud²² a fait cette expérience en milieu universitaire. Il s'est mis au service des jeunes et à leur écoute. Il dit : « *J'ai appris à me mettre davantage à l'écoute de leurs aspirations, de leurs désirs et de leurs projets qui m'enseignent autant sur les inspirations de l'Esprit pour notre temps que ce que je peux en connaître par les discours officiels de l'Église.* »²³ Je vois à travers son expérience l'importance d'écouter. Je trouve que dans notre pastorale nous sommes

¹⁸ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 235.

¹⁹ T. GROOME, *op cit.*, p. 413.

²⁰ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 246.

²¹ *ibid.*, 235.

²² Jean ABUD est prêtre du diocèse de Québec et aumônier de l'Association étudiante catholique de l'université Laval. Source : <https://www.cairn.info/publications-de-Jean-Abud--716029.htm> (consulté le 24 juillet 2024)

²³ Jean ABUD, « Être à l'écoute des jeunes. Une expérience en milieu universitaire », dans *Lumen Vitae* 2020/3 (Volume LXXV), p. 303 à 310, ici p. 304.

trop souvent « *des fabricants d'activités* » qui ont plus ou moins de succès plutôt qu'être à l'écoute des aspirations nouvelles déroutantes qui émergent des jeunes.

Cependant, accompagner les jeunes en ce sens, exige une grande souplesse et « *une conversion dans les habitudes de gouvernance : l'écoute, l'humilité et le discernement deviennent des incontournables qu'il faut affiner de plus en plus.* »²⁴

Dans son article, l'auteur propose de passer de « *la vie à la foi à la vie* ». Bien que la démarche est intéressante, elle est destinée aux jeunes croyants déjà en cheminement. De ce fait, répond moins à mon désir d'englober tous les jeunes.

« Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? »²⁵ par Henri Derroitte²⁶

Le système existant de la chrétienté subit de plein fouet la crise, qu'elle soit financière, vocationnelle ou encore pastorale. À ce sujet, le pape François nous invite à nous tourner vers une pastorale missionnaire. Christoph Theobald, prêtre jésuite, cité ici par l'auteur, ne manque pas de rappeler qu'une transformation engageante est nécessaire pour « *vivifier une Église qui se transforme réellement de l'intérieur et du plus profond d'elle-même.* »²⁷ Mais cette conversion est-elle encore possible ? Quelles en sont les conditions et les priorités ? En reprenant les mots de l'archevêque Erio Castellucci²⁸, l'auteur porte notre attention, sur la tendance à rester dans cet état de crise jusqu'à en adopter des comportements avilissants à l'égard de la mission.

²⁴ *ibid.*, p. 303 – 304.

²⁵ Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p. 371 – 394.

²⁶ Henri DERROITTE est le directeur de la revue *Lumen Vitae*. Il est professeur et vice-doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain. Il est également directeur national de la catéchèse et du catéchuménat pour la Belgique francophone depuis 2015. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2020-4-page-371.htm> (consulté le 24 juillet 2024)

²⁷ Christoph THEOBALD, « une Église hospitalière. Entretien avec Christoph Theobald, Propos recueillis par François Euvé », dans *Études*, 4264, octobre 2019, p. 71-82, ici p. 81. cité par Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p.372.

²⁸ Ordonné prêtre en 1984 pour le diocèse de Forlì, Mgr Erio Castellucci est archevêque de Modène depuis 2015. Auparavant, il fut enseignant à la Faculté de théologie d'Émilie-Romagne, et son doyen de 2005 à 2009. Théologien systématique, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages de théologie fondamentale, d'ecclésiologie, mais aussi de pastorale et de commentaires liturgiques. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2020-4-page-395.htm?contenu=auteurs> (consulté le 24 juillet 2024)

L'Auteur va alors proposer trois étapes pour évaluer si une conversion pastorale à caractère missionnaire est toujours possible.

- Dans un premier temps, Henri Derroitte examine l'histoire en présentant trois exemples catéchétiques qui démontrent tous que le changement n'est plus simplement une possibilité, mais une nécessité pastorale depuis un certain temps déjà.
- Dans un second temps, il nous donne l'avis de trois théologiens.
 - Selon John Reader²⁹, les chrétiens fournissent des réponses inadéquates à notre époque car ils en ont une représentation dépassée et inadaptée. De ce fait, le risque est de travailler à une pastorale qui ignore le développement du monde actuel. Plusieurs réponses peuvent être apportées mais avec un même but : celui de permettre une transformation au niveau des questions de sociétés et ainsi accompagner nos contemporains dans ces mêmes interrogations.
 - Quant à Christoph Theobald, à travers son livre « Urgences pastorales », il analyse la crise du christianisme, il la décline en trois crises. La première est institutionnelle et est liée au cléricalisme et à l'ecclésiologie latine. Elle met en lumière le modèle basé sur un clergé universel interchangeable, une liturgie uniforme et un catéchisme universel. La seconde crise est basée sur la foi qui se limite à un christianisme axé sur les "valeurs". De ce fait, on a négligé la transmission d'un "christianisme théologal" qui encourage à un amour privilégié pour la personne de Jésus-Christ. Enfin, la dernière est le risque de sectarisation de la minorité chrétienne.
 - Notre dernier théologien, Salvatore Currò³⁰, à travers son essai « Considérations inactuelles de catéchétiques » blâme l'Église actuelle qui, selon lui, se replie sur elle-même et ne se déploie plus sous la radicalité évangélique. Il déplore aussi le mutisme dont l'Église fait preuve et la tendance à limiter son action à ses propres intérêts. Il se questionne à savoir si de telles attitudes sont dues à la peur ou encore à une incapacité à discerner l'action de Dieu.

Henri Derroitte complète en ajoutant d'autres éléments, comme le fait que face à la minorisation, les paroisses se focalisent sur le culte et la catéchèse comme seuls indices d'une

²⁹ John Reader, prêtre anglican, enseignant à l'université de Chester, a largement restimulé la recherche méthodologique anglophone par son essai sur les impacts de la globalisation sur la théologie pratique. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2020-4-page-371.htm> (consulté le 24 juillet 2024)

³⁰ Salvatore CURRÒ, théologien italien, professeur aux Universités pontificales urbaniennes et salésiennes de Rome, ancien président de l'Association italienne des catéchètes. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2020-4-page-371.htm> (consulté le 24 juillet 2024)

église locale vivante. Du point de vue de certains chrétiens, c'est l'activité ecclésiale locale qui régirait le taux de prêtres ou des messes à célébrer ou encore le nombre de locaux à entretenir. Notons aussi que nous sommes souvent dans « une pastorale de la réponse » et qui permet de garder à flot la vie paroissiale.

Le concept de "tuilage" en pastorale implique nécessairement de reconnaître qu'il conviendrait, avec les formes, le temps et les moyens appropriés, de remplacer une pastorale existante par une autre plus adaptée aux besoins de l'apostolat. Le tuilage représente une opération temporaire visant à réussir au mieux une transition vers une nouvelle réalité. Ainsi, passer à une pastorale plus missionnaire demande d'être en accord avec le but à atteindre.

Arnaud Join-Lambert³¹ a pu démontrer qu'il y avait au moins quatre modèles missionnaires qui peuvent coexister. Ces différentes compréhensions induisent parfois des modèles pastoraux, des idéaux missionnaires et des priorités d'action très diversifiés. Dans ce contexte, explorer les implications du retour à un langage missionnaire en examinant l'évolution de la mission depuis Vatican II, serait opportun.

Afin d'habiter davantage ce concept d'une pastorale missionnaire, l'auteur prend appui sur les attentes des papes Benoît XVI et François. En effet, lors d'un voyage à Prague, Benoît XVI a émis l'idée des « minorités créatives », qui permettraient, selon Etienne Michelin³², de discerner des engagements à prendre, énumérer les occupations à délaissier et enfin les initiatives à soutenir. De même, Ignacio de Ribera³³ est tout aussi enthousiaste, à la seule différence qu'il émet trois dangers : celui de préférer sa propre particularité de minorité au détriment de l'universalité ; le risque de faire de la préservation de la minorité et de ses spécificités une fin en soi et enfin se refermer sur sa propre minorité.

Pour sa part, le pape François l'illustre par ce qu'il appelle un « *changement d'époque* »³⁴ qui est caractérisé par « *une minorisation du christianisme vers un statut de minorité qui invite à*

³¹ Arnaud JOIN-LAMBERT est professeur de théologie pratique et de science liturgique à l'Université catholique de Louvain en Belgique. Il est directeur de la revue *Lumen vitae*. Membre de la commission de méthodologie du Synode romain sur la synodalité, il a été théologien expert pour le concile provincial de Lille et plusieurs assemblées et synodes diocésains en France, Belgique et Allemagne. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2023-4-page-455.htm?contenu=auteurs> (consulté le 24 juillet 2024)

³² Étienne MICHELIN, prêtre en 1987, est enseignant-chercheur en théologie au Studium de Notre-Dame de Vie à Venasque (Vaucluse). Son champ d'investigation principal : le concile Vatican II. Source : <https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-2016-1-page-145.htm?contenu=auteurs> (consulté le 24 juillet 2024)

³³ Ignacio DE RIBERA, religieux de la communauté des « Disciples des cœurs de Jésus et de Marie »

³⁴ FRANÇOIS, Discours du Saint-Père, Rencontre avec les représentants du Ve Congrès national de l'Église italienne, cité par Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p. 381.

faire une opération-vérité. »³⁵ Cette situation de minorité invite à revoir son discours missionnaire, son langage et sa pratique initiatique, ainsi que son organisation diocésaine et locale.

L'auteur s'appuie également sur un document publié par la Congrégation pour le Clergé, *La conversion pastorale de la communauté paroissiale au service de la mission évangélisatrice de l'Église* (27 juin 2020), composé de deux parties. La première partie invite à une conversion missionnaire des paroisses, une réforme des structures, à un nouveau discernement communautaire ou encore à un rajeunissement du visage de l'Église. Cependant, il ne faudrait pas tomber dans une réalisation successive d'événements en oubliant de vivre un dynamisme spirituel propre à l'évangélisation. Dans la seconde partie, il est question de « *penser autrement la pastorale sans réformer le droit canon, sans repenser la théologie des ministères ou revoir le partage des responsabilités entre curé et laïcs* ». ³⁶

Bien que l'analyse de la crise trouve un large consensus, les méthodes, les moyens, les nouvelles priorités, les abandons et les nouveautés à intégrer dans la pastorale ordinaire ne font pas l'unanimité. La théorie et la pratique étant fragmentées, cela n'aide pas à un renouveau.

Quand vient le temps du changement, il faut veiller à ne pas surcharger davantage les acteurs pastoraux ou encore à se diriger directement vers des solutions faciles. En effet, il serait inopportun de vouloir élaborer à nouveau un discours institutionnel et organisationnel, cela créerait de nouvelles confusions dans le processus de tuilage. Ce procédé, en effet, requiert de discuter des présupposés, des conditions préalables et des éléments essentiels à prendre en compte.

L'auteur propose de mettre en évidence quatre « *murs de fondation* » fondamentaux pour les initiatives à entreprendre. Le premier pilier présuppose un « *être avec le Christ* », c'est-à-dire être des disciples-missionnaires. Nous sommes invités à suivre les enseignements de Jésus en tant que disciples, tout en étant également appelés à être des missionnaires, ce qui implique de faire l'expérience de la liberté vis-à-vis de nous-mêmes et des autres.

Le second mur est d'apprendre à se poser les bonnes questions. L'Église dans son histoire à tantôt répondu présente pour octroyer des services civils du religieux, tantôt elle a été la garante des valeurs. À ce sujet, Christian Duquoc³⁷ propose une discrétion de l'annonce ; il explique

³⁵ Henri DERROITTE, *op cit.*, p. 381 – 382.

³⁶ *ibid.*, p.383.

³⁷ Christian DUQUOC, docteur en théologie et spécialiste de christologie, a consacré la majeure partie de sa carrière professorale à la faculté de théologie de l'université catholique de Lyon, mais également à l'université protestante

qu'au lieu de compter sur la force des lois et la stabilité des institutions, il est devenu crucial d'éveiller le désir inné chez chacun d'établir un lien avec l'Évangile à travers la discrétion de la Parole. Cependant, il est lucide sur le fait qu'il soit facile d'énoncer des principes régissant la mission, mais il est beaucoup plus difficile pour une institution de les mettre en œuvre.

Une autre vision proposée par Luis Martinez³⁸ est « l'altérité bienveillante », qui est de déterminer comment et où rendre tangible la présence de Dieu. La proximité bienveillante et le service désintéressé doivent être la voie royale de l'évangélisation et le point de rencontre avec la société.

Tercio, Henri Deroitte propose différentes figures de sociabilité. Tous sont unanimes pour dire qu'une paroisse ne se limite plus à un territoire. En outre, Philippe Weber³⁹ préconise de créer de nouvelles initiatives, explorer de nouveaux endroits et de stimuler la créativité.

Enfin, une quatrième dimension est suggérée : choisir la sobriété et l'équilibre. En effet, beaucoup d'acteurs pastoraux sont épuisés et à cela s'ajoutent de nouvelles charges. Malheureusement, le déni est souvent l'option choisie dans l'Eglise alors « *qu'il est crucial et nécessaire de travailler à travers la douleur vers un lieu de motivation et de changement* ». ⁴⁰ Nous le savons, la douleur personnelle peut être une puissante force motrice qui incite les individus à prendre des décisions différentes et à modifier leur comportement.

Après cette riche analyse, une réponse se fait entendre sur la manière de procéder : être modeste et faire preuve d'une écoute constante. La théologie pratique vise à favoriser cette nécessaire évolution, c'est pourquoi l'auteur la décline ici en trois parties. En prenant appui sur les mots du pape Jean-Paul II qui considère « *qu'il ne s'agit pas d'inventer un « nouveau programme* ».

de Genève où il a enseigné une quinzaine d'années. Source : <https://www.laprocure.com/author/0-1221193/duquoc-christian> (consulté le 24 juillet 2024)

³⁸ Luis MARTÍNEZ SAAVEDRA est docteur en théologie catholique, laïc, au service de l'Église au Luxembourg, professeur invité au Centre International Lumen Vitae et à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, et directeur de la collection La Part Dieu chez Lessius. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2018-1-page-7.htm?contenu=auteurs> (consulté le 24 juillet 2024)

³⁹ Philippe WEBER, docteur en Théologie de l'UCLouvain, va s'intéresser à une « théologie des frontières ». Professeur de Théologie morale et de psychologie pastorale, il enseignera également l'Ecclésiologie. Il fait partie de l'équipe qui va lancer la revue pastorale de formation permanente à destination des diocèses francophones de Belgique, *La Foi et le temps*. Il sera également membre du comité de rédaction de la *Revue théologique de Louvain*. Désormais son enseignement va se tourner vers l'Ecclésiologie et la Théologie pastorale. Il est décédé en 2013. Source : https://www.persee.fr/doc/thlou_0080-2654_2013_num_44_2_4131

⁴⁰ Henri DERROITTE, *op cit.*, p. 389.

Le programme existe déjà [...], il est tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante. Il est centré [...] sur le Christ lui-même. » ⁴¹

Le premier modèle mis en exergue est la mise en projet avec des étapes bien définies. Il est préconisé de commencer par une analyse de la situation et de ses besoins. Ensuite, formuler un programme d'action opérationnel avec une attention particulière sur la délimitation du temps. Enfin, terminer par des étapes de mise en place comme la formation ou l'élaboration d'instruments de travail.

Le second modèle appelé « modèle des transitions » est inspiré de l'essai de Luc Aerens⁴² sur la catéchèse de cheminement. Cet ouvrage se base sur 3 étapes : tout d'abord, une analyse approfondie de la situation existante et du modèle de fonctionnement dominant actuel. Ensuite, une analyse prospective qui s'appuie à la fois sur des expérimentations concrètes et sur des simulations théoriques de nouvelles pratiques. Enfin, une analyse des modes de fonctionnement actuels qui peuvent servir de leviers pour amorcer les changements souhaités.

Le dernier modèle s'oriente vers une pratique historique et non-permanente des pratiques pastorales. Il s'agit ici d'exposer une pratique anachronique ou peu utilisée qui sera analysée pour montrer que la crise ne signifie pas la fin de la mission. Au contraire, les chrétiens sont appelés à une nouvelle mission de pionniers.

Au vu de ses trois modèles, nous pouvons émettre l'idée que les communautés se développeront sur le relationnel et non plus sur l'organisationnel. Mais comment appréhender alors ce tuilage ? Encore une fois, l'Auteur nous donne trois modèles qui s'articulent entre théorie et pratique. S'engager dans un projet (premier modèle), définir un parcours avec des transitions, des étapes et des évaluations permettant des ajustements (deuxième modèle), en tenant compte du paradoxe entre la permanence d'un objectif apostolique et l'adoption de méthodes alternatives (troisième modèle). Tout cela en faisant preuve d'audace et de perspicacité : « *La mission de*

⁴¹ JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, 6 janvier 2001 cité par Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p. 390.

⁴² Né en 1948, auteur de nombreux livres, fichiers et jeux, LUC AERENS est diacre permanent, marié et père de deux jeunes adultes. Ses responsabilités l'ont amené à favoriser la transition vers la catéchèse de cheminement dans de nombreuses paroisses, tant dans son diocèse (Malines-Bruxelles) qu'ailleurs. L'auteur a été pendant vingt ans responsable diocésain et coordinateur interdiocésain de la pastorale catéchétique en Belgique francophone. Il enseigne la catéchèse et la pédagogie religieuse à Lumen Vitae et à l'Institut Supérieur de Pédagogie à Bruxelles et il anime la catéchèse dans sa paroisse. Source : <https://www.furet.com/livres/la-catechese-de-cheminement-luc-aerens-9782873241773.html>

*l'église consiste à répandre le Christ, lumière pour les nations, et pas une sorte de club pour les croyants. L'Église est pour le monde »*⁴³

Avis personnel

Selon Henri Deroitte, il faut impérativement vivre une conversion pastorale dans nos approches catéchétiques pour tendre vers du neuf. Comme nous l'avons vu, l'auteur présente trois théologiens qui me paraissent tendre vers une analyse de la situation complète et intéressante.

John Reader aborde un point intéressant qui rejoint mes questionnements. Sommes-nous capables en Eglise de répondre aux questions et aux grandes aspirations des jeunes contemporains et d'adapter notre langage? Depuis les années 2000, le monde est entré dans une nouvelle ère, celle du numérique. Il y a là un terrain favorable pour rejoindre les jeunes venant de tout horizon. En effet, le *Directoire pour la catéchèse* (2020) dit ceci : « *il est nécessaire, en plus des connaissances technologiques, d'acquérir des méthodes de communication efficaces, ainsi que d'assurer une présence dans les réseaux sociaux ou sur Internet qui témoigne de valeurs évangéliques* »⁴⁴ Cependant le pape François nous met en garde et nous rappelle que « *dans la communication, rien ne peut jamais complètement remplacer le fait de voir en personne.* » et il poursuit « *on ne communique pas seulement à travers les paroles, mais avec les yeux, avec le ton de la voix, avec les gestes.* »⁴⁵

Dans l'Eglise nous avons parfois tendance à prôner de belles valeurs sans y incorporer le Christ ou du moins en le rangeant au second plan. D'ailleurs, que ce soit dans l'article de Thomas Groome ou encore celui-ci, ils insistent tous les deux pour dire que la foi chrétienne est basée sur la personne du Christ. Malheureusement, bien souvent nous pensons qu'en prônant des belles valeurs ; nous serons plus acceptés dans la société alors que le christianisme sans le Christ n'est réduit qu'à un mouvement parmi tant d'autres. L'exhortation apostolique *Christus Vivit* le souligne : « *il est nécessaire que l'Eglise ne soit pas trop attentive à elle-même mais qu'elle reflète surtout Jésus-Christ.* »⁴⁶ En outre, je crois que la pastorale des Jeunes, bien qu'elle peut proposer bons nombres d'activités, ne doit jamais perdre l'essentiel qui est le Christ en osant toujours proposer un moment d'intériorité. C'est ce qui ressort d'une expérience pastorale au

⁴³ Concile Vatican II, *Gaudium et spes*, 92 cité par Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p. 390.

⁴⁴ Yves GUÉRETTE, « La catéchèse et l'annonce de l'Évangile dans la culture numérique », dans *Lumen Vitae* 2021/2 (Volume LXXVI), p. 213 à 223, ici p.217.

⁴⁵ FRANÇOIS, Message pour la 55e Journée mondiale des communications sociales. « Viens et vois ». Source : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/communications/documents/papafrancesco_20210123_me_ssaggio-comunicazioni-sociali.html (consulté le 5 juillet 2024).

⁴⁶ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 39.

sein du diocèse de Québec : « *une pastorale des jeunes sans intériorité serait dénaturée dans son identité et ne pourrait plus être lumière du monde et sel de la terre pour les jeunes, ni être contagieuse pour que les jeunes deviennent cette saveur pour le monde d'aujourd'hui.* »⁴⁷

Depuis le début du pontificat, le pape François nous invite à une « *Eglise en sortie* », une Eglise qui se laisse interpeller par les signes des temps. Elle est peut-être là la clé pour concrétiser ce « *tuilage* » pastoral dont parle Henri Derroitte. Je crois que les jeunes peuvent être ce déclic pour passer de l'ancien au nouveau sans désavouer le passé. Mais pour réussir cette opération il est primordial que l'Eglise ne soit pas sur la défensive, reste humble et se laisse interpeller ; autrement elle « *perd la jeunesse et devient un musée.* »⁴⁸ Il nous faut adopter l'attitude du « *disciple-missionnaire* » dont parle tant le pape François. Même si parfois cela peut nous faire peur, il nous faut admettre qu'en « *allant aux périphéries, on touche aussi le centre.* »⁴⁹

Cela ne veut pas nécessairement dire que les périphéries doivent se joindre au centre. Lors d'une journée pastorale à Louvain-la-Neuve ayant pour thème « *Discerner des lieux favorables pour l'Évangile* », la vision de Charles Delhez, m'a particulièrement intéressée. Il proposait de penser l'Eglise non plus comme une source, même si pour nous chrétiens, c'est la source, mais davantage comme une ressource. De cette manière, nous n'allons plus à la rencontre des jeunes dans une optique de les ramener au centre, et nous pouvons entreprendre de nouvelles manières d'annoncer le Christ.

Face à nos paroisses de moins en moins fréquentées, nous pourrions être défaitistes et abandonner. Mais ne devrions-nous pas nous réjouir de ce « *kaïros* » comme un tremplin pour notre Église de demain. Déjà en 1969, Joseph Ratzinger disait : « *de la crise d'aujourd'hui naîtra demain une Église qui aura beaucoup perdu. Elle sera petite et devra, pour ainsi dire, repartir de zéro. Elle aura à donner l'image d'une communauté fondée sur le choix libre et indépendant de ses adeptes. Et cette petite société assumera beaucoup plus fermement les initiatives de ses membres.* »⁵⁰ C'est avec cette Eglise-là que je désire envisager la pastorale des Jeunes. D'une part, en étant comme un veilleur guettant l'aurore (PS 129), être à l'affût d'une minorité de jeunes qui se lèvent et qui choisissent l'Évangile comme repère. D'autre part, en écoutant les initiatives des jeunes sans croyance particulière qui veulent construire un monde

⁴⁷ Annie BEAUCHEMIN, « Une pastorale des jeunes appelée à la vie. Expérience pastorale dans le diocèse de Nicolet, Québec », dans *Lumen Vitae* 2018/2 (Volume LXXIII), p. 193 – 198, ici p. 197.

⁴⁸ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 41.

⁴⁹ FRANÇOIS, Message aux séminaristes français à l'occasion de leur rassemblement dans le sanctuaire marial de lourdes. Source : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2014/documents/papa-francesco_20141024_messaggio-seminaristi-francesi.html (consulté le 5 juillet 2024)

⁵⁰ Joseph RATZINGER, traduit par Pierre CHAMBARD, *Foi et Avenir*, Mame, 1971, p. 127

meilleur. Même si, je le sais, « *le processus sera d'autant plus délicat qu'il lui faudra garder l'équilibre entre le sectarisme étroit et l'entêtement dans les grands mots.* »⁵¹

« Vers un religieux pluriel ? »⁵² par Olivier Servais⁵³

Le succès des Journées Mondiales de la Jeunesse témoigne que l'Église catholique a su s'adapter et changer radicalement sa manière de communiquer avec les jeunes au cours des 25 dernières années. Cependant, ce serait illusoire de penser que ce phénomène permettra un retour des jeunes dans nos paroisses.

En effet, les jeunes ont un rapport différent avec le quotidien, les valeurs, le rapport au spirituel, et la manière de s'investir dans le collectif a évolué. Jadis, on s'engageait dans un projet à vie. Aujourd'hui, les jeunes préfèrent définir eux-mêmes la cohérence de leurs engagements plutôt que de se lier à une institution. Les causes de cette transformation sont nombreuses, notamment le mode de vie urbain qui a transformé la société ; la Belgique en est l'illustration.

L'article explore ces évolutions à travers une synthèse d'enquêtes récentes, en examinant les conséquences structurelles sur la morphologie du religieux parmi les jeunes de 16 à 25 ans en Belgique francophone.

Selon une enquête européenne sur les valeurs (1999), deux tendances se dégagent : une augmentation des valeurs liées à l'autonomie personnelle et un respect accru de l'autonomie d'autrui. Sur le plan religieux, on constate une baisse des pratiques religieuses institutionnelles, tandis que la croyance en Dieu demeure stable, les chiffres en témoignent. Alors que la foi en un Dieu catholique traditionnel continue de décliner, cette diminution ne favorise pourtant ni l'athéisme ni l'agnosticisme, il se rallie davantage à une indifférence religieuse ou à d'autres croyances.

La culture catholique a été conçue pour une société rurale, sédentaire et collective, il ne correspond donc plus à notre société contemporaine, urbaine, mobile et individualiste. La crise n'est donc pas celle du religieux en soi, mais celle d'une forme organisationnelle spécifique du religieux.

⁵¹ Ibid., p. 128

⁵² Olivier SERVAIS, « Vers un religieux pluriel ? Crise institutionnelle et avènement d'une culture religieuse réticulaire en Belgique francophone », dans *Lumen Vitae* 2006/2 (Volume LXI), p. 161 – 178.

⁵³Olivier SERVAIS est anthropologue et historien. Il enseigne l'anthropologie et les sciences des religions à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve), aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, et à l'Institut Lumen Vitae, en Belgique. Il est membre du Laboratoire d'Anthropologie prospective. Source : <https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2006-2-page-161.htm?contenu=auteurs> (consulté le 24 juillet 2024).

De plus en plus, nous voyons que les jeunes vivent leur foi en dehors des structures traditionnelles, mais aussi qu'ils adaptent eux-mêmes les célébrations afin de gérer les questions existentielles et personnelles sans recourir aux processus standardisés. Ainsi, les JMJ ne sont plus perçues comme un rassemblement de l'Église catholique, mais davantage comme une manière de se rapprocher de la personne du Christ ou encore des différents papes.

À la lumière de l'évolution des valeurs, croyances et pratiques, deux profils d'individus chez les jeunes se dégagent : les individualistes et les socio-expressifs. Les individualistes sont les plus présents, ils accordent beaucoup d'importance à la liberté de choix. Sur le plan moral, ils respectent les décisions individuelles et rejettent les règles. Sur le plan amical, ils ne sont pas en reste puisqu'ils disposent de nombreux amis. Enfin, sur le plan associatif, ils feront preuve d'engouement même s'ils changeront souvent leurs collaborations. Les socio-expressifs se démarquent par leurs relations sociales et leurs diverses motivations. Ils rejettent le conformisme éducatif et valorisent l'accomplissement de soi. Très impliqués dans le milieu associatif, ils développent un réseau social très étendu et ont souvent un niveau d'instruction supérieur. En résumant, ces changements modifient radicalement les stratégies sociales des individus. Ils passent d'une stratégie de territorialisation visant à délimiter un territoire social, à une stratégie de réticularité cherchant à occuper une position relationnelle privilégiée au sein d'un réseau interpersonnel.

Nous constatons que la transmission ne se fait plus de manière collective, mais sur base individuelle. Ce processus de gestion personnelle est centré sur la nécessité d'organiser sa vie de manière cohérente, en prenant compte ses questionnements fondamentaux. Sur le plan individuel, trois postures sont adoptées. Tout d'abord, il y a le refoulement, marqué par une volonté de vivre au jour le jour. Ensuite, certains individus vont aborder les questions de sens sur base de leur quête personnelle. Enfin, la dernière posture est d'accepter de ne pas toujours avoir de réponses à la question du sens.

La discussion ouverte d'un côté et l'engagement ponctuel dans un collectif de l'autre demeurent deux modes de transmission et de développement du religieux chez les jeunes. Avec la particularité que le collectif n'est plus le fondement spirituel et religieux de la vie, mais plutôt un moment et un lieu de transition.

Le collectif religieux institutionnel n'est pas nécessairement condamné à disparaître, mais il doit clairement opérer des changements. En effet, nous sommes dans une logique de consommation centrée sur la satisfaction des besoins. Ce qui induit que si l'offre n'est pas à la hauteur,

l'individu ira voir ailleurs. De plus, nous constatons que le niveau d'éducation, la capacité de raisonnement et la connaissance ont augmenté. Pour terminer, nous constatons l'émergence d'une mobilité généralisée, ce qui donne lieu à des discontinuités.

Ces trois tendances changent de manière radicale l'engagement de chacun dans les collectivités. Cette évolution requiert de la part des organisations, de s'adapter et avec une plus grande souplesse. Chez les jeunes générations, la notion de régularité n'a plus de sens, ils vont préférer fréquenter des lieux en fonction des étapes de vie et du contexte personnel, ce qui en fait une notion obsolète.

Les différentes mutations exposées nous amènent à revoir aussi la structure des groupes. D'une part, nous avons une centralisation dans des grandes structures qui aura pour but de rendre le « produit religieux » plus attractif. D'autre part, nous avons des petites structures qui foisonnent, mais qui sont plus fragiles et disposent de peu de ressources. Au regard de ces mutations nous pouvons dégager quatre organisations différentes.

Tout d'abord, la *culture des rôles* est un modèle qui correspond au fonctionnement de l'Eglise institutionnelle, les personnes qui y travaillent sont guidées par les exigences et les limites de la fonction. Plusieurs points négatifs sont tout de même à mentionner. C'est une culture qui est fortement centrée sur l'institution, qui cherche des repères dans un monde en perpétuel changement. Elle possède une structure rigide et fermée, ce qui rend difficile de créer une dynamique interne propre. Cependant, nous pouvons relever que ce genre de structure a l'avantage de pouvoir définir parfaitement les rôles.

La *culture de club* est pensée comme une extension de la personne qui dirige. Nous y trouvons des points positifs comme une la productivité, une capacité à réagir rapidement et de manière intuitive. De plus, elle propose une atmosphère de travail chaleureuse et familiale. A contrario, nous relevons que cette structure ne répond pas toujours aux besoins, les décisions sont arbitraires, certains individus peuvent se trouver en crise à cause de la pression affective et les besoins personnels insatisfaits. Cette structure est instable et dépend fortement des personnes qui la composent. D'un point de vue chrétien, on retrouve ce type de structure dans des petits groupes avec un leader charismatique où la théologie est centrée sur le Christ et la réinterprétation du leader. Les membres face à la rationalité essayent d'y trouver des réponses et un discours cohérent.

La *culture des tâches* est née en réaction aux deux autres cultures précitées. Elle s'articule grâce à une équipe associée à une tâche précise. Le point positif de cette approche est que le groupe

de travail peut facilement être modifié. Cependant, les membres ont des difficultés à gérer les tâches quotidiennes, susciter l'intérêt du public, diffuser les informations. Notons aussi que le langage utilisé est très spécifique et enlève parfois la compréhension. D'un point de vue ecclésial, les membres ont l'impression d'aider à la mission. La théologie qui y est promue est christocentrique et axée sur l'Esprit-Saint.

Enfin, la *culture de la personne* est un modèle réticulaire. Elle est différente des trois autres en ce sens que l'organisation n'est qu'une ressource et la personne reste centrale. Nous soulignons que les aspects relationnels et affectifs, ainsi que les besoins sont satisfaits. Le dialogue et l'innovation sont mis en avant. Les inconvénients quant à eux se trouvent au niveau de la durabilité de la structure et de l'efficacité. Nous retenons aussi un manque de cohésion, une perte de temps et d'énergies. En ce qui concerne les groupes religieux, on retrouve des personnes en crise vis-à-vis de l'institution ou de l'autorité.

En conclusion, nous pouvons observer que l'individualisme provoque deux mouvements comparables. D'un côté, il y a la transition entre la culture des rôles et celle des tâches et d'un autre la culture du club et celle de la personne. Les individus qui gravitent dans ces structures ne se cantonnent plus à une seule, mais naviguent entre celles-ci. Au sein des collectivités religieuses, nous constatons une égalité dans les rapports sociaux. Dans le futur, le défi de la gestion de l'action collective réside dans la capacité à adapter les structures organisationnelles aux motivations et aux modes de fonctionnement émergents des individus.

En somme, les rassemblements et nouveaux mouvements doivent être compris à la lumière de ces nouvelles formes d'organisation religieuses. Les jeunes n'en montrent-ils pas la voie ? Les prochaines années nous le diront !

Avis personnel

En parcourant cet article, j'ai d'abord souhaité m'appuyer sur des chiffres plus actuels. En effet, à l'aube du 21^e siècle on constatait déjà une baisse de la fréquentation des églises par les jeunes mais nous observons aussi un *statu quo* concernant la croyance en un Dieu trinitaire. En 2019, une étude menée par le même auteur et une doctorante confirme la tendance au déclin. En effet, la plupart des jeunes de moins de 25 ans se déclarent athées ou agnostiques et une petite minorité (11%) se déclare catholique.⁵⁴

⁵⁴ Source : <https://www.cathobel.be/2021/02/les-belges-sont-croyants-mais-pratiquants-peu-reguliers/> (consulté le 24 juillet 2024)

Tant dans l'article d'Olivier Servais que dans son étude de 2019, une autre donnée est intéressante à souligner. C'est celle de la valeur qui prime pour les moins de 25 ans et qui est la liberté. Alors que pour toutes les autres tranches d'âge, c'est l'amour. En effet, les jeunes ne désirent plus vivre leur foi dans les structures habituelles. Ils ont besoin de vivre leur foi de manière libre mais pas pour autant moins authentiques.

C'est avec ces données qu'Olivier Servais distingue deux grands profils d'individus : les individualistes et les socio-expressifs. Avec ses deux profils « *on voit ainsi se déployer radicalement un nouveau mode d'élaboration du sens, non plus principalement par la transmission d'une éducation collective (famille, école ou église), mais par l'élaboration individuelle, sur fond de discussion et d'information.* »⁵⁵ Je crois que dans nos activités, nous devons miser davantage sur une rencontre personnelle avec le Christ, en ayant pris soin d'identifier qui il est pour chacun, plutôt que de vouloir les fidéliser à la structure. Déjà en 2006, l'auteur constatait que la notion de régularité était devenue obsolète pour les jeunes, 18 ans plus tard le constat est le même. Cela ne fait pas d'eux de moins bons croyants.

A ce niveau de la réflexion, j'aimerais m'attarder sur l'importance de nos aînés au sein de l'Eglise. « *Si nous marchons ensemble, jeunes et vieux, nous pourrions être bien enracinés dans le présent, et, de là, fréquenter le passé et l'avenir* »⁵⁶ : il y a là une sagesse que l'Eglise et les aînés peuvent apporter aux plus jeunes. Les jeunes sont fougueux et insoucians, ils oublient alors d'où ils viennent, alors que nos racines sont « *un point d'ancrage qui nous permet de nous développer et de répondre à de nouveaux défis.* »⁵⁷

A ce sujet, j'aime beaucoup la comparaison du père Ivo Seghedoni⁵⁸ entre les aînés et le Père dans la parabole du Fils prodigue. Face aux jeunes qui désertent nos églises, comment réagissons-nous ? Les adultes ne devraient-ils pas adopter les traits du Père face aux jeunes qui partent et reviennent à leur guise sans juger le pourquoi ou le comment ?

Conclusion

Ce travail a mis en lumière des difficultés que l'Eglise et les paroisses peuvent traverser pour rejoindre les jeunes d'aujourd'hui. Premièrement, notre société nous pousse à un « humanisme exclusif ». Deuxièmement, l'Eglise a à son actif nombreux scandales. Pour terminer, la jeunesse

⁵⁵ Olivier SERVAIS, « Vers un religieux pluriel ? Crise institutionnelle et avènement d'une culture religieuse réticulaire en Belgique francophone », dans *Lumen Vitae* 2006/2 (Volume LXI), p. 161 – 178, ici p. 166.

⁵⁶ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 199.

⁵⁷ *ibid.*, 200.

⁵⁸ I. SEGHEDONI, *op. cit.*, p.187 – 191.

se désintéresse de la structure ecclésiale. Cependant, j’entrevois tout de même une Eglise qui possède des ressources pour aborder les jeunes et répondre à leurs questionnements. Pour ce faire, il faut oser sortir de nos sentiers battus pour emprunter des chemins inhabituels mais porteurs de vie. C’est un appel à être « *disciple-missionnaire* » qui concerne tout le peuple de Dieu, puisqu’il me semble qu’adopter ce trait n’est pas exclusif aux prêtres, diacres, religieux. En effet, par notre baptême nous sommes tous prêtres, prophètes et rois. Chacun de nous est habité par l’Esprit qui nous guide sur ces nouveaux chemins. Il faut pour cela se laisser inlassablement interpeller par la personne du Christ et par les Saintes Ecritures.

A travers ce travail, j’ai aussi pu dresser un portrait du jeune d’aujourd’hui qui a un désir de liberté mais surtout qui fait preuve d’une plus grande autonomie dans ses choix. Il vit sa foi de manière autonome mais pas pour autant moins profonde. Ils sont assoiffés de vérité et ont « *cet esprit ouvert propre aux jeunes en recherche de nouveaux horizons et de grands défis.* »⁵⁹ De ce fait, il rentre moins dans les cases traditionnelles du « catholique pratiquant ».

A plusieurs reprises dans les textes analysés, j’ai souligné l’importance de proposer la personne du Christ et d’adopter ses attitudes. En effet, il est clair que c’est précisément le Christ Ressuscité qui touche les cœurs et non les instruments que nous sommes. Aussi, je retiendrais ses attitudes comme guide pour aborder la pastorale dans l’Eglise et en l’occurrence celle des jeunes.

Le côté intergénérationnel de notre Eglise est à la fois une richesse et un défi. En effet, les aînés ont une sagesse à inculquer aux jeunes et à l’inverse les jeunes peuvent apporter un vent de renouveau dans l’Eglise. Néanmoins, nous le savons la réalité est différente mais « *ne nous laissons entraîner ni par les jeunes qui pensent que les adultes sont un passé qui ne compte plus, déjà caduque, ni par les adultes qui croient savoir toujours comment doivent se comporter les jeunes.* »⁶⁰ Faisons preuve de beaucoup d’écoute les uns envers les autres et à partir de ce moment-là cette richesse de l’intergénérationnel sera une ressource dont nous ne pourrons plus nous passer.

Un autre point me paraît essentiel c’est celui de ne plus considérer la pastorale des jeunes uniquement pour les croyants, mais de garder comme objectif les deux axes dont parlait le pape François. A la fois être attentif aux nouveaux jeunes qui ne font pas partie de la structure et aider les autres à grandir dans leur propre chemin de foi. Effectivement, je crois que ce point

⁵⁹ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 18.

⁶⁰ FRANÇOIS, *Christus Vivit*, 201.

est essentiel et nous donne une légitimité au sein de l'Eglise. En effet, lors de l'introduction j'évoquais mon questionnement sur la place d'une pastorale des jeunes dans l'Eglise. Sommes-nous en droit d'exister ? Je répondrais oui mais à l'unique condition que nous soyons davantage ouvert aux jeunes ne fréquentant pas l'Eglise. En ce sens, j'aime beaucoup cette hymne liturgique de Pâques qui dit : *« Jésus, qui m'as brûlé le cœur Au carrefour des Écritures. [...] Force mes pas à l'aventure, pour que le feu de ton bonheur à d'autres prenne ! »*⁶¹ Voilà comment je désire vivre la pastorale des jeunes, se laisser brûler par le Christ, par sa Bonne Nouvelle pour embraser et embrasser le monde des jeunes.

⁶¹ Didier RIMAUD, Hymne liturgique de Pâques

Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend...

Raymond Brodeur

DANS **REVUE LUMEN VITAE** 2012/4 (VOLUME LXVII), PAGES 407 À 423

ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

ISBN 9782873244477

DOI 10.3917/lv.674.0407

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2012-4-page-407.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend...

Par Thomas GROOME ¹

Vers la fin du ministère public de Jésus, on l'entend demander : « Lorsque le Fils de l'homme va revenir, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18,8). Replacée dans son contexte, la question de Jésus semble être hors-propos ou ressemble à une réflexion qu'il s'adresse à lui-même. Par contre, prise en elle-même, peut-être qu'il s'inquiétait vraiment de savoir si, oui ou non, sa mission particulière allait se poursuivre dans le temps. Aujourd'hui, la question « y aura-t-il encore de la foi » semble bien être la plus urgente dans notre temps post-moderne, au moins dans les démocraties occidentales.

1 Natif d'Irlande, Thomas GROOME est professeur de Théologie et d'Éducation religieuse au *Boston College* et responsable du *Department of Religious Education and Pastoral Ministry* à son école de théologie et du ministère. Ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues et sont largement utilisés, à travers le monde, dans les cours d'éducation religieuse, de catéchèse et de théologie pratique. Parmi ses ouvrages, on retrouve : *Christian Religious Education* (San Francisco, HarperOne, 1980) ; *Sharing Faith* (San Francisco, HarperOne, 1991) ; *Educating for Life* (Crossroads, 2000) ; *What Makes us Catholic* (San Francisco, HarperOne, 2002) ; et son plus récent livre : *Will There Be Faith : A New Vision for Educating and Growing Disciples* (San Francisco, HarperOne, 2011). – Adresse : Boston College, Institute of Religious Education and Pastoral Ministry, 31 Lawrence Av., Chestnut Hill, MA, États-Unis 02467 ; courriel : groomet@bc.edu.

Les spécialistes des sciences sociales considèrent généralement que nos contextes culturels, loin d'encourager la foi, la combattent activement, proposant même des alternatives séduisantes. Charles Taylor constate qu'au lieu de retrouver la foi religieuse au fondement de la vie, comme c'était le cas à l'époque prémoderne, la société post-moderne a opté pour un « humanisme exclusif », exclusif au sens où il élimine tout besoin de Dieu pour vivre humainement. Ceci amplifie l'autosuffisance et l'individualisme en évacuant toute référence aux sources, aux valeurs et aux espérances transcendantes².

S'ajoutent à ces conditions socioculturelles défavorables, les fautes et les scandales qui sont si évidents au sein de la communauté ecclésiale elle-même. Que l'Église, comme institution, soit bien souvent plus un contresigne qu'un sacrement du règne de Dieu semble être pour plusieurs une ultime découverte probablement due au fait d'une presse qui rapporte ces faiblesses ; peut-être en a-t-il toujours été ainsi. En plus de tous ces scandales, ajoutons les profonds désagréments, les divisions et remises en question qui assaillent maintenant la communauté catholique à propos de ses affirmations de foi, de sa liturgie et de ses valeurs. Au moment même où nous semblions avoir reçu le Concile et progressé dans le grand mouvement de réforme et de renouveau que le saint Esprit a inspiré à son Église avec Vatican II (1962-1965), c'est comme si maintenant nous revenions en arrière, avec des leaders ecclésiaux qui réclament une « réforme des réformes ». Les messages contradictoires relatifs à l'*aggiornamento* de Vatican II peuvent être aussi décourageants que les scandales pour la foi du peuple.

Alors, « y aura-t-il encore de la foi ? » Je réponds : « Cela dépend ». D'abord, bien évidemment, tout dépend de la grâce de Dieu ; mais nous sommes certains, tel que le répète si souvent Paul, de l'abondance de la grâce de Dieu par Jésus-Christ (voir 1 Tm 1,14 ; 2 Co 4,15 ; 9,8 ; Tt 3,6 etc.). Nous n'avons donc pas à nous inquiéter de ce que fera Dieu dans cette entente. La constante conviction catholique, toutefois, est que la grâce de Dieu opère le plus souvent en passant par les humains. Comme le concevait Thomas d'Aquin, la grâce travaille par et sur la nature – sur nous. Nous sommes des partenaires plein de doutes, pas Dieu. Aussi, en ce qui nous concerne, je dis que cela dépend beaucoup de ce qu'est la foi et de comment nous l'enseignons.

2 L'analyse complète de Charles Taylor se trouve dans son livre *A Secular Age* (Cambridge, MA, Harvard University Press), 2007. Sa description sur "L'humanisme exclusive" débute à la page 19.

Comme l'attestent les récits de l'histoire, tout comme nos vies quotidiennes, notre adhésion à la grâce de Dieu est loin d'être inévitable. En effet, l'histoire fournit de nombreux exemples qui démontrent que nous ne sommes pas très disposés à l'épanouissement continu de la foi dans plusieurs contextes. Il y avait une importante communauté chrétienne en Afrique du Nord au temps de saint Augustin d'Hippone (354-430). Elle a disparu. Une grande partie de l'Europe qui avait jadis une grande foi chrétienne semble aujourd'hui profondément sécularisée. On peut noter également le rapide déclin de la pratique ecclésiale dans ce qui fut, jusque récemment, des contextes profondément catholiques comme le Québec et l'Irlande. Dans chacun de ces endroits, la pratique dominicale a chuté de plus de 80 % à moins de 10 %. Un sondage récent du *Pew Forum* (avril 2009) indique qu'il y a au-delà de 30 millions de personnes qui se déclarent catholiques aux États-Unis³. Bien qu'on puisse s'en remettre à la grâce de Dieu pour favoriser la foi sur la terre, on ne doit pas oublier que la grâce vient toujours à nous comme une responsabilité.

Quelle foi ? La place centrale de Jésus-Christ

Donc, quelle foi doivent enseigner les catéchistes et les éducateurs religieux ? La réponse la plus adéquate, bien sûr, est l'ensemble de la foi chrétienne, son histoire complète et sa vision. J'emploie ici le terme « histoire » en tant que métaphore pour dire toutes les vérités et l'espérance, les valeurs et les vertus, les croyances et les doctrines, les sacrements et les prières, les écritures et les traditions qui ont constitué la foi chrétienne à travers le temps. Par vision, je veux dire les espérances et les demandes, les promesses et les responsabilités que l'histoire chrétienne signifie pour la vie des personnes. De manière plus précise, le *Directoire Général pour la Catéchèse*⁴ (désormais *DGC*) rappelle que le *Catéchisme de l'Église catholique* (désormais *CEC*) est « le document de référence doctrinal pour toute catéchèse » (§ 93). Il précise que l'Écriture Sainte doit avoir une place prépondérante dans la présentation de la foi que nous enseignons et que la catéchèse de la tradition catholique doit être organisée autour de quatre piliers : le Credo, les Sacrements, le décalogue et le Notre Père (§ 122).

³ Voir le *Pew Report, US Religious Landscape Survey* d'avril 2009. Il est disponible en ligne sur le site : <http://religions.pewforum.org/>.

⁴ Publié le 15 août 1997, par la Congrégation pour le clergé, le *Directoire Général pour la Catéchèse* représente ce qui s'est fait de meilleur pour le renouveau catéchétique au long du xx^e siècle.

Ceci étant dit, la question demeure : quel sera le cœur de la foi chrétienne que nous enseignons ? Quel sera le « canon à l'intérieur du canon » de cette grande tradition de foi, qui va constituer son essence même et qui va influencer tout le reste ? Pour cela, me semble-t-il, nous n'avons qu'une seule réponse plausible : Jésus-Christ. Bien que cela paraisse évident, il vaut la peine de le redire, peut-être, pour les chrétiens catholiques : *le cœur de la foi chrétienne, c'est Jésus-Christ*. Ce n'est pas l'Église, ni les écritures, ni les dogmes et les doctrines, ni les commandements, ni les sacrements, ni rien d'autre, quel que soit son importance pour notre foi. Au contraire, comme le résume bien le *Catéchisme de l'Église catholique*, « au cœur... nous trouvons essentiellement une personne, celle de Jésus de Nazareth, Fils unique du Père (CEC § 426).

Il est à noter que cette affirmation indique bien que ce cœur de la foi est à la fois le Jésus de l'histoire, celui « de Nazareth », et le Christ de la foi, « le fils unique du Père ». Ainsi, les chrétiens sont appelés à être disciples de ce charpentier de Nazareth qui marchait sur les routes de Galilée, qui a prêché le règne de Dieu avec ses règles d'amour radical, même envers les ennemis, envers ceux qui sont affamés, ceux qui ont besoin d'être soignés, d'être consolés dans leur peine. Un amour qui accueille les marginaux, qui proclame la venue du royaume messianique, qui va apporter la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, de bonnes nouvelles aux pauvres, et la liberté aux opprimés (Is 61,1 ; Lc 4,21). C'est ce Jésus qui s'est présenté lui-même comme le chemin, la vérité et la vie (Jn 14,6), et qui a invité tout le monde à marcher à sa suite. Telle est la voie que le Jésus historique a préparée pour nous.

Pour suivre cette voie de Jésus, toutefois, nous avons besoin aussi qu'il soit le *Christ de la foi*, le Fils de Dieu, la seconde personne de la Sainte Trinité qui, par sa vie, sa mort et sa résurrection, rend possible que nous puissions vivre ainsi. Le mystère pascal nous rend pour toujours accessible la grâce abondante de Dieu. En raison de sa mort et de sa résurrection, nous *pouvons* vivre en disciples de Jésus-Christ. Quoi que nous fassions en vue d'éduquer à la foi chrétienne, Jésus-Christ doit en être le point central. Nous devons enseigner à ses disciples à suivre sa *voie*, et alors à l'accueillir comme le Seigneur et le Sauveur. Nous avons à enseigner ce qu'il nous a enseigné de Dieu, du Saint-Esprit, et de la façon de vivre en tant que peuple de Dieu.

La place centrale du Christ dans la catéchèse est aujourd'hui un thème essentiel dans les discours de l'Église officielle, rappelant implicitement que les catholiques ont aussi besoin de ce rappel. J'ai un ami qui s'amuse à faire des associations d'idées lors des rencontres sociales. Il raconte que lorsqu'il joue avec des concepts qui tournent

autour des dénominations chrétiennes, s'il dit « Baptiste », les personnes réfèrent généralement à « Bible ». S'il dit « Évangile », elles associent habituellement ce mot à « Jésus ». S'il dit « catholique », c'est alors le mot « Église » qui revient le plus souvent. Nous avons encore du chemin à faire avant que la première association avec le mot catholique soit Jésus.

En attendant, c'est certainement là l'intention claire des documents catéchétiques de l'Église, tel que le mentionne le résumé du *Catéchisme* que nous venons de citer. Le *DGC* décrit la nature propre et l'objet de la catéchèse comme étant de «mettre les gens en communion et en intimité avec Jésus-Christ » (§ 80), présentant « la foi chrétienne comme se mettre en marche à la suite de sa personne » (§ 41). Cela conduit à une pleine et sincère adhésion à sa personne et au choix de marcher à sa suite (§ 53), durant toute sa vie (§ 56).

Bien sûr, dans la foi chrétienne, la dimension christocentrique appelle et requiert la dimension trinitaire. Le *DGC* se réfère au christocentrisme trinitaire du message évangélique (§§ 99-100). La Parole de Dieu, incarné en Jésus de Nazareth, est toujours la Parole même du Père qui parle au monde par son Esprit (§ 99). Ceci veut dire que chaque modalité de présentation catéchétique sera toujours christocentrique et trinitaire : « Par le Christ, vers le Père, dans l'Esprit » (§ 100).

Comment enseigner ? Peut-être comme Jésus

Pour des éducateurs chrétiens, enseigner Jésus-Christ et ce qu'il a lui-même enseigné doit être ce qui inspire le cœur et l'esprit de notre éducation dans la foi. En même temps, se peut-il que nous puissions également enseigner comme Jésus l'a fait ? À première vue, cela pourrait bien être comme un vœu pieux ou, au mieux, naïf. Après tout, nous vivons à une époque et en un lieu très différent de ceux de Jésus. S'adressant du haut d'une colline à une foule rassemblée (sans microphone), ou parcourant péniblement des routes poussiéreuses à la recherche de disciples (sans diffusion Web), il n'est guère un modèle pour aujourd'hui. Nous n'avons pas non plus en main ses miracles pour stimuler la foi des personnes. Jésus était de son époque, nous, de la nôtre.

Ceci étant dit, nous sommes toujours appelés à « enseigner en son nom » (Ac 5,28). Ainsi, nos « objectifs d'apprentissage » devraient certainement tenir compte de ceux de Jésus, et notre manière de les promouvoir être inspirée par son style d'enseignement et en harmonie avec sa manière de faire. Pour trouver sa manière de faire, cependant, nous n'avons que des indices tirés des Évangiles. Mais ils sont là, les

Évangiles référant à son ministère public en tant qu'enseignement plus de 150 fois. Nicodème avait raison, « nous savons que tu es un maître qui vient de Dieu » (Jn 3,2).

L'Approche globale de Jésus

Pour être en mesure d'apprécier la pédagogie propre à Jésus, j'ai d'abord identifié quatre caractéristiques principales de sa manière globale d'être avec les gens. La pédagogie propre à chaque éducateur est marquée et imprégnée par sa manière d'être présent. Même les meilleures méthodes d'enseignement vont perdre leur efficacité et peut-être même être nuisibles si l'éducateur a une attitude négative avec les apprenants, en étant, par exemple, autoritaire, élitiste, manipulateur, mesquin ou faux. L'Incarnation est la voie que Dieu a choisie pour être avec nous en Jésus. J'ai pu identifier que Jésus a incarné la pédagogie divine, en étant accueillant et inclusif ; respectueux de ses auditeurs ; compatissant et engagé pour la justice ; favorisant les échanges entre les serviteurs et les chefs.

Accueillant et inclusif

Jésus se distinguait par son accueil prévenant et son inclusion radicale, les deux allant de pair. Ces deux attitudes ont dû être provocantes en son temps et dans sa culture. Pour commencer, la culture de cette époque voulait que les disciples recherchent un maître, et non que le maître recherche des disciples. Jésus, au contraire, sort sur les grandes routes et les chemins de traverse pour recruter des disciples. Poussant plus loin, l'accueil de Jésus était totalement inclusif. Plutôt que de se concentrer uniquement sur les hommes ou sur l'élite, ce qui était typique des maîtres de son temps, Jésus alla à la rencontre des hommes, des femmes, des enfants ainsi que des gens ordinaires – les fermiers, les bergers, les commerçants, les femmes au foyer et les pêcheurs. Il alla rejoindre en particulier les personnes marginalisées, les lépreux et les pêcheurs publics, les malades psychologiques et physiques, les pauvres et les affamés, ceux qui souffraient ou qui étaient endeuillés, tous ceux qui étaient opprimés par les mœurs culturelles de l'époque.

Peut-être que le plus bizarre de tout fut sa totale inclusion des femmes au sein de son groupe de disciples. Les trois évangiles synoptiques attestent que les femmes qui étaient au pied de la croix avaient suivi Jésus depuis la Galilée (Mt 27,56). Cela signifie qu'elles étaient avec lui depuis le début de son ministère jusqu'à sa fin, sur le Calvaire, et même après. Suivant la chronologie de saint Jean, cela

aurait duré trois années. Les évangiles situent Marie Madeleine, en la nommant, au pied de la croix, et la reconnaissent ensuite comme le premier témoin de la résurrection de Jésus : « Il apparut d'abord à Marie Madeleine » (Mc 16,9). Ceci fait d'elle, comme en témoigne son titre dans l'Église primitive, l'« apôtre des apôtres » – la première à annoncer la résurrection aux autres. Jésus a enseigné autant par une telle inclusion que par ce qu'il a pu dire dans ses enseignements.

Respectueux de ses auditeurs

L'approche de Jésus était profondément respectueuse de ses auditeurs. Son intention claire était de permettre aux personnes de devenir des agents de leur foi plutôt que des personnes soumises. Il n'a pas recherché des adeptes dociles que l'on pourrait associer à des personnes jouant des rôles. Jésus voulait que ses disciples deviennent des personnes pleinement vivantes pour la gloire de son Père. Matthieu indique clairement à la fin du Sermon sur la montagne que Jésus a enseigné « les foules » (Mt 7,28), pas seulement son cercle intime de disciples. Imaginez ce qu'a pu éveiller dans les têtes et les cœurs des paysans ordinaires les paroles qu'il leur enseignait : « Vous êtes le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5,13-14). Pensez, aussi à ce qu'on put provoquer tant de miracles de guérison de Jésus : au lieu de se mettre en valeur en déclarant, « Je vous ai guéri », il disait cette phrase étonnante : « ta foi t'a guérie » (Mc 5,34). Remarquez comment il a parlé de l'obole de la veuve, de la prière du publicain, de l'innocence des enfants, et ainsi de suite. Le respect et la reconnaissance pour tous étaient les marques propres de son style.

Compatissant et engagé pour la justice

Les spécialistes du Nouveau Testament s'entendent pour dire que l'une des caractéristiques du ministère public de Jésus était sa compassion pour les personnes dans le besoin. Une de ses plus grandes paraboles enseignait que Dieu est comme un parent aimant dont le cœur était « rempli de compassion » en voyant revenir son fils prodigue (Lc 15,20). Nous voyons aussi la compassion de Jésus dans sa façon d'accueillir quiconque venait à lui avec un cœur ouvert. Il accueillait toute personne, sans égard à sa condition ou aux circonstances. Regardez comment il accueillit Nicodème, même s'il vint à la noirceur (Jn 3,1-30), ou encore Zachée, malgré qu'il ait imposé de lourdes taxes à son propre peuple (Lc 19,1-19), ou la femme atteint d'un flux de sang, même si son toucher le rendait rituellement impur (Lc 8,43-48), ou encore le centurion romain, malgré qu'il soit païen et dominateur de son propre peuple (Mt 8,5-13). La liste est longue.

De la même façon, l'œuvre de justice était au cœur du ministère de Jésus. Son enseignement majeur sur le règne de Dieu le démontre bien. Dans sa foi juive, le royaume de Dieu était conçu comme un symbole à la fois spirituel et social qui appelait les personnes à la sainteté de la vie en exigeant des œuvres de paix et de justice (voir le « code de sainteté » du Lévitique, au chapitre 19). Il n'est pas surprenant, alors, que Jésus ait rejeté toute forme de chauvinisme et de sexisme, de racisme et de préjugés ethniques. Mais l'histoire de la Samaritaine (Jn 4) vient ébranler ces fondements. Au début de son ministère public, dans l'Évangile de Luc, Jésus déclara que la grande promesse d'Isaïe 61,1 concernant la venue d'un Messie oint par l'Esprit de Dieu pour apporter la justice, est accomplie en lui. Jésus passa ensuite le reste de sa vie publique à apporter de bonnes nouvelles aux pauvres, la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, et la liberté aux opprimés (cf. Lc 4,16-21).

Favorisant les échanges entre les serviteurs et les chefs

Les éléments précédents impliquent que l'approche globale de Jésus consistait à convier les personnes au sein d'une communauté de disciples, une communauté d'entraide avec lui et avec tout le monde. Depuis le commencement de son ministère public, nous le découvrons appelant ses disciples non seulement à le suivre, mais à devenir des collaborateurs dans son enseignement. Aux deux premiers, les frères pêcheurs Simon (qui deviendra Pierre) et André, il dit : Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Mc 1,16). En d'autres mots, ils seraient des partenaires dans son travail. Au milieu de son ministère public, Jésus appelle les douze et commence à les envoyer en mission deux par deux (c'est-à-dire en équipe), leur donnant l'autorité pour agir dans le projet qu'il est en train d'accomplir (Mc 6,7-13). Un peu plus tard, Jésus appelle et désigne environ soixante-dix autres disciples et les envoie de la même façon, deux par deux (Lc 10,1 sq.) – encore en équipe – pour enseigner ce qu'il enseignait.

En outre, la communauté des disciples de Jésus devait en être une de collaboration et d'égalité. Bien qu'il ait désigné des chefs parmi ses membres, ceux-ci devaient être des chefs serviteurs, servant comme lui-même l'avait montré. Les évangiles rapportent au moins six situations où Jésus, d'une manière ou d'une autre, a mis en garde les disciples pour qu'ils ne cherchent pas à « dominer » les autres personnes. Le plus grand parmi eux devait être le serviteur des autres (Mc 10,41-45). Au lieu de se mettre à contrôler la vie des autres, il a appris aux responsables de sa communauté à vivre et à encourager les autres à vivre dans un esprit égalitaire, comme des « petits enfants » (Mt 18,1-5).

Quelles que soit les méthodes que nous utilisons, pour « enseigner comme Jésus l'a fait » nous devons tenter de mettre les catéchisés en route avec une personne qui tend à être accueillante et inclusive, respectueuse de ceux qui apprennent, compatissante et éprise de justice et favorisant le partenariat entre les responsables serviteurs. Quoique nous ne soyons jamais plus que des apprentis, par la grâce de Dieu et nos meilleurs efforts, nous pouvons au moins nous approcher du modèle d'intervention que nous a donné le Maître.

Le précis de pédagogie de Jésus

Mettons en évidence, maintenant, la pédagogie de Jésus telle qu'elle apparaît dans son enseignement explicite et dans diverses situations d'apprentissage. Jésus mettait en œuvre un dynamisme pédagogique qui cherchait à guider les personnes *de la vie à la foi à la vie*. Il fit cela : en commençant toujours par la vie des personnes ; en stimulant leur propre réflexion sur leur vie ; en leur enseignant son Évangile avec autorité pour leur propre vie ; en invitant les personnes à voir par elles-mêmes et à prendre son enseignement à cœur et en les invitant à décider de vivre leur foi comme des disciples.

En commençant toujours par la vie des personnes

Premièrement, la plupart du temps, Jésus initie un enseignement en invitant les personnes à regarder leur propre existence, ce qu'elles sont dans le monde. Il ramène ses auditeurs à leurs propres expériences, à leurs sentiments, à leurs pensées et à leurs valeurs, à la création autour d'eux, à leurs croyances, à ce qu'ils font, à leurs attitudes et aux coutumes de leur propre tradition religieuse et de leur culture, à leur travail et à l'organisation sociale, à leurs joies, leurs peines, leurs peurs et leurs attentes, leurs péchés et leur bienveillance – à la vie. Sa méthode d'enseignement privilégiée, pour cela, consistait, selon Matthieu, Marc et Luc, à utiliser des paraboles ou encore, dans l'évangile de Jean, à utiliser des allégories (comme celle du bon berger) ainsi que des « signes » (comme au mariage de Cana). Tous ces enseignements commencent avec des symboles de la vie quotidienne à travers lesquels chacun peut reconnaître sa propre vie et ses histoires. Ce faisant, sa pédagogie cherchait à rejoindre chacun au plus profond de son âme et à l'émouvoir activement.

Par exemple, les paraboles de Jésus étaient des histoires orientées – comme le sont toujours les histoires – à travers lesquelles les personnes pouvaient reconnaître certains aspects de leur propre expérience et tenter de voir ensuite pour elles-mêmes comment

s'approprier son enseignement dans leur vie de chaque jour. Quand Jésus a enseigné la parabole du semeur, il devait probablement s'adresser à des fermiers ; la parabole des perles fines devait être pour des marchands de perles ; celle de la pièce d'argent perdue pour un groupe de femmes, peut-être rassemblées au puits du village, et ainsi de suite. Jésus rejoignait les intérêts des personnes et les rendait participants actifs dans une dynamique enseignement / apprentissage. En faisant émerger des situations de vie réelles et des préoccupations importantes, il orientait ses auditeurs vers ce que Paulo Freire désignerait des « thèmes génératifs » qui agissent dans leur réalité⁵.

En stimulant la réflexion personnelle des personnes

Deuxièmement, Jésus invitait les personnes à penser à leur vie d'une toute autre façon. Il voulait que ses auditeurs reconnaissent que les grandes choses comme le règne de Dieu et leur propre destinée éternelle sont déjà enracinées dans l'ordinaire et le quotidien de leur vie. Il voulait les faire réfléchir sur le mensonge de l'hypocrisie, la vacuité d'un rituel détaché de la volonté de Dieu, la contradiction d'une foi qui entretient la haine contre un groupe ou une classe d'individus, l'amour inconditionnel de Dieu sans regard sur la solvabilité ou l'insolvabilité des personnes.

Encore une fois, la volonté de Jésus d'encourager les personnes à faire leur propre réflexion est manifeste dans son utilisation de paraboles. En effet, celles-ci ont souvent provoqué des revirements complets chez les personnes. Aucun des premiers auditeurs de Jésus n'aurait pu s'attendre à ce que la Samaritaine soit une voisine, ni que le père accueille chez lui le prodigue, ni que les prostituées et que les collecteurs d'impôts entrent dans le royaume de Dieu avant les chefs religieux. De tels revirements étaient le moyen choisi par Jésus pour amener les gens à réfléchir de manière critique, peut-être à changer leur esprit et leur cœur, afin de voir leur vie et leurs talents d'une manière toute nouvelle. On peut dire aujourd'hui que son style d'enseignement invitait les personnes à développer une conscience critique, à réfléchir et à s'interroger sur leur propre réalité et à imaginer comment vivre plus fidèlement en tant que peuple de Dieu.

5 Un des aspects majeurs de l'approche de Paulo Freire est d'élaborer une pédagogie pratique (*praxis*) autour des « thèmes génératifs ». Voir P. FREIRE, *Pedagogy of the Oppressed*, New York, Seabury Press, 1970. Pour Freire, un « thème génératif » est un sujet culturel ou politique de grande préoccupation ou de grande importance pour les apprenants (ndt).

En enseignant son Évangile avec autorité

Troisièmement, depuis le commencement du ministère public de Jésus, ses auditeurs reconnurent qu'il « les enseignait en homme qui a autorité » (Mc 1,22). Dans la foulée de ses récits et de ses conversations, Jésus a sans aucun doute pris des positions radicales en enseignant l'Évangile. D'une part, il a clairement aimé la tradition juive de son peuple, obéissant à ses préceptes, lisant ses écritures, et disant qu'il n'était pas venu pour abolir la Loi ni les Prophètes, mais « pour les accomplir » (Mt 5,17). D'autre part, Jésus a revendiqué l'autorité unique pour réinterpréter la tradition, pour dénoncer comment les personnes étaient éloignées de l'esprit de la Loi, et pour proposer une nouvelle manière de voir afin de vivre comme le peuple de Dieu. « Vous avez appris qu'il a été dit... moi je dis... » (Mt 5,21-22). Jésus fit lui-même ce qu'il recommandait en tirant de la tradition à la fois des vérités anciennes et une nouvelle sagesse : « Ainsi donc tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du neuf et du vieux » (Mt 13,52).

En invitant les personnes à voir par elles-mêmes

Quatrièmement, Jésus a enseigné de manière à inviter les personnes à reconnaître pour elles-mêmes sa sagesse spirituelle, à prendre à cœur et à accueillir personnellement la vérité qu'il enseignait. Jésus a souvent rendu hommage à ceux « qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ». Plus que la vue ou l'écoute physiques, il voulait que les personnes s'ouvrent à ce qu'il disait et qu'elles fassent de son enseignement leur bien propre. Il a rendu la Samaritaine capable de comprendre par elle-même. Et voyant par elle-même, elle se demanda : Celui-ci peut-il être le messie ? (Jn 4,29) Et la même chose se produisit pour ses amis. Bien que cette femme ait d'abord été témoin de Jésus dans son village, avec le temps, eux aussi, vinrent à le reconnaître pour eux-mêmes. « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons ; nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le sauveur du monde » (Jn 4,42). Mais le plus grand exemple que Jésus voulait que les gens « voient pour eux-mêmes » est le récit de la rencontre du Christ ressuscité avec les deux disciples perplexes, sur la route d'Emmaüs. Nous y reviendrons plus loin.

En les invitant à décider de vivre leur foi comme des disciples

Cinquièmement, l'invitation que Jésus a faite à ses disciples de vivre leur foi a toujours été présente. Le résultat attendu de tout son ministère public était que les personnes puissent décider de vivre pour

le règne de Dieu, suivant « sa voie, sa vérité et sa vie » comme des disciples. Jésus était intransigeant sur le fait que pour suivre le règne de Dieu, on ne pouvait simplement confesser sa foi du bout des lèvres, en disant « Seigneur, Seigneur », mais bien « en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7,21). Cela exige une décision. Jésus alla aussi loin que de dire : « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère » (Mc 3,35). Depuis sa première parole invitant les personnes « à se repentir et à croire en l'Évangile » (Mc 1,15) jusqu'à son dernier discours « vivez dans mon amour... gardez mes commandements » (Jn 15,9-10), Jésus a invité les personnes à se décider pour la foi vivante.

En résumé, Jésus engage la vie des personnes et les encourage à réfléchir sur elles-mêmes. Il enseigne avec autorité l'ancienne et la nouvelle foi qui était son Évangile. Il invitait ceux qui voulaient être disciples à regarder pour eux-mêmes comment intégrer la vie et la foi et à faire des choix pour une foi vécue, vivante et engendrant la vie pour eux-mêmes, pour les autres et pour la vie du monde (Jn 6,51). La pédagogie de Jésus en était une qui conduisait « de la vie à la foi à la vie » – comme la foi vécue.

Regardant le Maître à l'œuvre

Alors que la pédagogie de Jésus est évidente tout au long de son ministère public, elle est présente de manière concentrée dans la rencontre du Christ ressuscité sur la route d'Emmaüs (Lc 24,13-35). On remarque d'abord comment « l'étranger » rejoint et marche avec ces deux disciples qui quittent avec inquiétude Jérusalem en ce dimanche matin de Pâques, trop traumatisés pour reconnaître leur nouveau compagnon de route. Plutôt que de se présenter, toutefois, l'étranger s'enquière tout bonnement de ce dont ils sont en train de parler. Comme ils hésitèrent, ne pouvant croire que quelqu'un puisse ignorer les événements tragiques qui s'étaient passés à Jérusalem, il leur demanda : « Quelles choses ? ». Quelle curieuse intervention pédagogique, étant donné que personne ne savait mieux que lui ce qui s'était vraiment passé. Son but réel était de les amener à revoir ce qui s'était passé, à le nommer et, ainsi, à réfléchir sur leur propre réalité. Ils entreprirent donc de lui raconter les événements et leur rêve brisé – « nous espérions qu'il était celui qui devait venir délivrer Israël ». Raconter et réfléchir sur notre propre vie avec des paroles conduit habituellement à exprimer des parties de notre histoire propre et nos représentations intérieures.

C'est seulement après qu'ils eurent raconté leur propre pratique et réfléchi sur elle que le Ressuscité commença à partager avec eux l'histoire et la vision de leur communauté de foi. « Commençant avec Moïse et tous les prophètes, il leur interpréta tous les passages de l'Écriture qui le concernaient » et « leur expliqua ce que le messie devait souffrir pour entrer dans sa gloire ». Seulement après cela, leur propre histoire malheureuse et leur vision brisée – leur propre vie dans le monde – ainsi que l'histoire et la vision de leur communauté de foi étaient ensemble sur la table, devant eux. Pourtant, il ne leur a pas dit quoi regarder ; il voulait clairement qu'ils en viennent à voir par eux-mêmes comme si cela était essentiel pour renouveler leur foi effondrée.

La reconnaissance et l'intégration sont venues par leur proposition d'hospitalité et l'acceptation de l'Étranger ; un lien d'amitié a émergé entre eux, un sens de la communauté. Au moment où les trois se sont mis à table, et regardèrent le pain, l'Étranger a pris, a béni, a rompu et a partagé celui-ci avec eux (ce sont les quatre même verbes qu'à la dernière Cène). Et à ce moment-là, leurs yeux se sont ouverts et ils l'ont reconnu au milieu d'eux. Leur histoire / vision et l'histoire / vision de la communauté de foi ont été intégrés dans un profond niveau de reconnaissance personnelle (le mot grec, *epiginosko*, exprime le lien de connaissance entre des amis).

À cet instant même, le Christ ressuscité disparut de leur regard. Pourquoi a-t-il disparu à cet instant-là ? Peut-être parce que son travail était terminé – du moins avec ces deux disciples – et que plusieurs autres routes d'Emmaüs attendaient. Nous pouvons aussi imaginer qu'il a disparu à l'intérieur d'eux, à l'intérieur de nous, à l'intérieur du Corps du Christ. Désormais, ils sont prêts à adopter une vie de foi renouvelée. Lorsque des personnes en viennent à comprendre par elles-mêmes, leur vie de foi apparaît à tous plus vraie. Étonnés de constater comment il avait rendu leur cœur tout brûlant durant la catéchèse qu'il leur fit en chemin, ils se levèrent aussitôt et retournèrent à leur vie de foi à Jérusalem. Cela aurait pu être un voyage dangereux pendant la nuit, mais une telle « connaissance » devait être partagée. Cela ne pouvait simplement pas attendre.

À Jérusalem, ils allèrent rejoindre la communauté chrétienne, elle-même à nouveau rassemblée après le choc traumatisant et tentant maintenant de retrouver leur raison et leur esprit autour de ce fait incroyable : ce Dieu a ressuscité Jésus de la mort. Les disciples d'Emmaüs sont accueillis avec l'annonce que « le Seigneur a été ressuscité ; c'est vrai, il est apparu à Simon ». Alors, une nouvelle histoire de foi est partagée, l'histoire chrétienne et sa vision d'un Sauveur ressuscité. Les deux voyageurs, toutefois, ayant reçu cette

étonnante bonne nouvelle de la communauté, avait aussi la leur à partager. « Alors, ils leur racontèrent tout ce qui leur était arrivé en chemin et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain ». Leur récit racontait certainement comment l'étranger ressuscité les avait fait passer de la vie à la foi à une (nouvelle) vie dans la foi ; ce qu'il continue de faire aujourd'hui.

L'approche de la vie à la foi à la vie

Depuis près de quarante ans maintenant, j'ai tenté de développer, d'articuler et de mettre en pratique une approche « de la vie à la foi à la vie » en éducation religieuse chrétienne et en catéchèse. J'ai écrit à ce propos, de façon plus formelle, « une approche sur la pratique chrétienne partagée⁶ ». Je vais maintenant m'y référer en utilisant l'expression plus familière «conduire la vie à la foi et la foi à la vie⁷ ».

En résumé, l'approche « de la vie à la foi à la vie » pour l'éducation religieuse et la catéchèse cherche à favoriser une communauté d'enseignants / apprenants qui rend possible une participation active, des conversations et des présentations, une communauté dans laquelle les personnes partagent leurs réflexions sur leurs propres vies dans le monde autour d'un « thème génératif⁸ » de vie ou de la vie dans la foi. Dans cette communauté, ils ont un accès à la fois révélateur et signifiant aux vérités et à la sagesse spirituelle de l'histoire chrétienne et font face à sa vision au regard du thème abordé. Ils y sont également encouragés à s'approprier leurs vies et leur foi et à prendre des décisions pour une foi vécue, vivante et féconde comme des disciples de Jésus en vue du règne de Dieu dans le monde. J'ai développé cette pédagogie de manière plus spécifique autour d'une activité principale et de cinq mouvements.

6 L'exposé le plus complet sur « l'approche sur la pratique chrétienne partagée » peut être consulté dans Th. GROOME, *Sharing Faith : A Comprehensive Approach to Religious Education & Pastoral Ministry*, San Francisco, Harper San Francisco, 1991.

7 Pour la meilleure et la moins technique explication de cette approche, voir Th. GROOME, *Will There Be Faith : A New Vision of Educating and Growing Christians*, San Francisco, Harper One, 2011.

8 Rappelons ici ce que nous avons mentionné à la note 5 : selon Paolo Freire, « un thème génératif » est un sujet culturel ou politique de grande préoccupation ou de grande importance pour les apprenants (ndt).

Une activité principale :

Mise en place de la démarche autour d'un thème vie / foi

Ici l'intention de l'éducateur est double :

- amener les personnes à s'engager à être des participants actifs dans l'enseignement-apprentissage relié au thème ;
- amener les participants à se concentrer sur un sujet de travail qui a un intérêt réel pour leur vie – un thème sur la vie, la foi ou la vie dans la foi.

Mouvement un : Exprimer le thème dans sa pratique actuelle

L'éducateur encourage les participants à s'exprimer autour du thème tel que vécu dans leur vie de tous les jours. Ils peuvent dire alors ce qu'ils font ou ce qu'ils voient que les autres font, leurs sentiments personnels, leurs pensées ou leurs interprétations, ou encore leurs perceptions de ce qui se passe autour d'eux dans leur propre contexte socioculturel. Leurs expressions, ici, peuvent se traduire à travers différents moyens de communication – langage parlé, art, écriture, mouvement, construction, etc.

Mouvement deux :

Réfléchir de manière critique sur le thème vie / foi

L'intention, ici, est d'amener les participants à réfléchir, de manière critique – avec discernement – sur la pratique qu'ils ont exprimée dans le premier mouvement. La réflexion critique peut faire appel à la raison, à la mémoire, à l'imagination ou à une combinaison de ces réalités. Une telle réflexion peut être à la fois personnelle et socioculturelle.

Mouvement trois : Accéder à l'histoire et à la vision chrétiennes

À ce moment, la tâche pédagogique consiste à enseigner clairement l'histoire et la vision chrétienne relative au thème particulier, et de le faire avec intégrité et conviction. L'enjeu est que les participants aient une présentation bien préparée de la vérité et de la sagesse spirituelle de la foi chrétienne autour du thème et de ce que peuvent signifier cette histoire et cette vision pour leur vie.

Mouvement quatre : S'approprier les vérités et la sagesse de la foi chrétienne pour la vie

Le mouvement quatre amorce la dynamique du retour vers la vie qui intègre le nouvel engagement chrétien. Ici la pédagogie consiste à inviter les personnes à venir voir pour elles-mêmes (comme les disciples l'ont fait sur le chemin d'Emmaüs) ce que les vérités et la sagesse de la foi chrétienne peut signifier pour leur vie de chaque jour, afin de s'approprier la foi de manière personnelle et de la mettre au cœur de qui ils sont et de comment ils vivent.

*Mouvement cinq :
Prendre des décisions à la lumière de la foi chrétienne*

Ici les participants sont invités à choisir comment répondre aux vérités et à la sagesse spirituelle de la foi chrétienne. Ces décisions peuvent être cognitives, affectives ou comportementales – ce que les personnes croient, comment elles veulent être en relation avec Dieu ou avec les autres, ou bien les choix éthiques et les valeurs qu'elles privilégient pour vivre leur vie.

Bien que j'aie présenté ces mouvements de manière séquentielle, ils ont une grande flexibilité et plusieurs combinaisons sont possibles. Ce qui est plus important que ces mouvements, toutefois, ce sont les divers éléments qui les sous-tendent. L'« activité principale » manifeste l'engagement à impliquer activement les participants dans une dynamique enseignant / apprenant qui apporte quelque chose de nouveau pour leur vie. Le « mouvement un » invite les personnes à faire attention à leur propre vie dans le monde et à exprimer leur pratique actuelle. Le « mouvement deux » reflète l'engagement à la réflexion critique (discernement), encourageant les personnes à penser pour elles-mêmes, personnellement et socialement, à questionner et à explorer, à raisonner, à se souvenir et à imaginer autour du thème de la vie / foi. L'engagement dans le « mouvement trois » est de donner aux personnes qui sont disposées l'accès à l'histoire et à la vision de foi et, avec conviction, d'amener les participants à pouvoir partager leurs vérités et leur sagesse spirituelle concernant leurs vies. Le « mouvement quatre » réfère à l'intention de favoriser l'engagement en vue de l'appropriation personnelle, afin d'encourager les participants à intégrer leur vie et leur tradition de foi, de manière à ce que cette sagesse spirituelle devienne la leur. Et le « mouvement cinq » invite les personnes à décider, à choisir comment elles veulent répondre aux vérités religieuses et à la sagesse spirituelle qu'elles ont rencontrées.

Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend...

Après avoir expérimenté cette approche « de la vie à la foi à la vie » pendant de nombreuses années de travail, et ayant entendu des témoignages d'autres éducateurs religieux qui l'ont utilisée de manière consistante, je suis convaincu qu'elle est ce qui peut le mieux, par la grâce de Dieu, assurer « la foi sur la terre ».

Traduit de l'anglais par Raymond BRODEUR

WILL THERE BE FAITH ? IT ALL DEPENDS...

Will there be faith ? It all depends... Jesus' question, "will there be faith on earth?" seems all the more urgent in our postmodern era and culture. This essay proposes that "it all depends" – on what faith we teach and how we teach it. In response to what faith, it urges the centrality of Jesus Christ in the midst of a comprehensive catechesis, not to be taken for granted by Catholic Christians. As to how, it suggests that we have much to learn from Jesus' own pedagogy as evident in the Gospels; this is summarized as a life to faith to life approach.

Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ?

Henri Derroitte

DANS **REVUE LUMEN VITAE** 2020/4 (VOLUME LXXV), PAGES 371 À 394
ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

ISBN 9782873246143

DOI 10.3917/lv.754.0371

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2020-4-page-371.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ?

Par **Henri Derroitte**

Henri Derroitte est le directeur de la revue *Lumen Vitae*. Il est professeur et vice-doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain. Il est également directeur national de la catéchèse et du catéchuménat pour la Belgique francophone depuis 2015.

Université catholique de Louvain
Faculté de théologie
Grand-Place 45, b^{te} L3.01.01
B-1348 Louvain-la-Neuve

henri.derroitte@uclouvain.be

Nul besoin d'être un observateur chevronné de la vie pastorale dans nos régions d'Europe occidentale francophone pour se rendre compte que la situation est préoccupante. On y parle plus de crise, de fragilité, de « minorisation » que d'autres choses. Les modèles avec lesquels la vie chrétienne s'est structurée marquent des signes évidents d'essoufflement : chute des vocations, du taux de catéchisation, crainte devant la raréfaction des engagements, soucis financiers, notamment accentués du fait de la crise de la Covid-19... Le catalogue des préoccupations découragerait les plus optimistes.

Face à cette crise, parfois subie d'une manière assez désabusée, parfois ressentie avec anxiété, les catholiques francophones se tournent volontiers vers les paroles fortes du pape François dans son exhortation programmatique *Evangelii gaudium*. Le pape trouve dans ce texte au souffle puissant les mots pour donner à cette crise une possible voie de résolution, il plaide pour une conversion pastorale et missionnaire : « J'espère que toutes les communautés feront en sorte de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour avancer sur le chemin d'une conversion pastorale et missionnaire, qui ne peut laisser les choses comme elles sont. Ce n'est pas d'une "simple administration" dont nous avons besoin. Constituons-nous dans toutes les régions de la terre en "état permanent de mission" » (EG 25).

La même logique se trouvera pour ainsi dire concrétisée dans l'exhortation un peu plus loin : « J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale deviennent un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel plutôt que pour l'auto-préservation » (EG 27).

Nous voilà donc face à deux réalités à intégrer dans la réflexion. D'une part, à moins d'être aveugle ou de mauvaise foi, il est clair qu'il est question de crise très grave pour l'institution ecclésiale en Occident et d'autre part, au cœur de ce danger et de cette peur, les paroles du pape appelant à une conversion en vue de la mission résonnent comme un défi dont on ne mesure pas encore toute la portée. Christoph Theobald commente :

« Une transformation nécessaire doit s'opérer, pour laquelle il faut maintenant s'engager. Les crises que nous traversons sont les symptômes d'une "fin", voire d'une fin qui se prolonge, et donc d'une "maladie", mais, encore une fois, ce n'est pas une maladie fatale. Un appel est à entendre, au moment favorable où nous sommes, non pour aller vers une Église autre, mais pour vivifier une Église qui se transforme réellement de l'intérieur et du plus profond d'elle-même¹. »

Ainsi, à ces deux éléments de départ, la réflexion en théologie pastorale veut et doit en apporter deux autres, serviteurs de cette logique de conversion missionnaire. D'une part, il s'agira en réalité de vérifier si cette conversion est possible, eu égard à l'état de santé des communautés, diocèses, congrégations et services ecclésiaux dans nos régions. D'autre part, il faudra scruter non seulement si elle est possible, mais encore à quelles conditions, avec quelles priorités elle peut s'envisager et se déployer.

Dans ce vaste basculement missionnaire, il est un élément qui sera au cœur de notre réflexion : comment passer d'un modèle pastoral à un autre ? Comment aller vers du neuf sans désavouer le passé ? Comment éviter que « l'entretien » de ce qui existe encore ne phagocyte pas le peu d'énergie qu'il nous reste, au moins de rendre illusoire et inatteignable toute velléité d'invention, de changement ou de mutation en pastorale. S'agissant des évolutions, le théologien italien de la catéchèse, Enzo Biemmi, évoque explicitement ce terme : « Nous vivons un temps de transition. C'est un temps difficile, mais favorable, pour nos contemporains, pour le christianisme, pour l'Église et surtout pour nous-mêmes » et il le fait en s'appuyant sur l'image d'un arbre qui tombe et d'une forêt qui pousse :

1. « Vers une Église hospitalière. Entretien avec Christoph Theobald, Propos recueillis par François Euvé », dans *Études*, 4264, octobre 2019, p. 71-82, ici p. 81.

« Je crois moi aussi qu'il s'agit de soutenir d'une main l'arbre qui tombe, c'est-à-dire de continuer à entretenir la foi de ceux et celles qui l'ont reçue par héritage et qui la vivent par tradition. Mais il ne faut pas soutenir cet arbre des deux mains. L'autre main doit s'occuper de la forêt qui pousse, de cette multitude de chercheurs et chercheuses de Dieu qui, aujourd'hui comme toujours, sont plus dehors qu'à l'intérieur des circuits de l'Église. La transition nous demande d'entretenir et en même temps d'engendrer, c'est-à-dire d'avoir dans notre pastorale une sagesse audacieuse². »

L'archevêque de Modène, Erio Castellucci, nous met en garde quant à lui contre le défaitisme et l'indifférence face à la stérilité des communautés chrétiennes. Face à un grand ébranlement, la « *pars destruens* » qui est en nous obère un juste discernement³. Se cantonner à se déclarer perpétuellement en crise alimente une sorte de cancer et nous pousse à différents travers indignes de la mission d'être signe du Royaume de Dieu. Citons la propension à se lamenter (contre les jeunes, contre les familles, contre les musulmans, contre...), l'illusion de rechercher des stratagèmes pour être quantitativement rassurés, certaines formes d'autodérision, de scepticisme et d'ironie qui décourageraient dans l'œuf toute velléité de changement... Comme le notait l'écrivaine américaine Kathleen Norris, « se déconnecter du changement ne fait pas revenir le passé, mais nous fait perdre le futur ».

Une conversion missionnaire de la pastorale est-elle possible ?

Avant d'avancer de manière résolue vers cette fameuse « conversion missionnaire » de toute action en pastorale, il est indispensable de vérifier le bien-fondé de cette logique. En effet, si elle est tant voulue par le pape, par diverses conférences épiscopales européennes, par de nombreux théologiens de la pastorale, il reste néanmoins un certain nombre de freins ou d'hésitations à la mettre en œuvre, ne fût-ce que théoriquement.

Si l'on veut éviter les simplismes, la langue de bois ou les réponses fumeuses, il faut oser la question de manière plus crue, me semble-t-il. La pastorale peut-elle évoluer ? En a-t-elle la volonté, les moyens, en ressent-elle profondément l'urgence ? L'idée même d'un « tuilage » (mot peu élégant et

2. ENZO BIEMMI, « Le défi de la première annonce. Une conversion missionnaire de la catéchèse ? », dans *Lumen Vitae*, 68, 2013/2, p. 215-224, ici p. 224.

3. Mgr Erio CASTELLUCCI, « Quelle communauté engendre à la foi ? », immédiatement après cet article dans ce numéro de *Lumen Vitae*.

qui veut décrire la manière de passer d'un modèle pastoral à un autre en évitant les ruptures brutales et les solutions à l'emporte-pièce) est-elle autre chose qu'un concept, qu'une théorie qui a germé dans la tête de quelques théologiens déconnectés des réalités des terrains d'une pastorale de proximité ? La question n'est ni anodine ni déplacée.

Pour prendre à bras le corps cette question liminale (une autre pastorale est-elle possible ?), nous procéderons en trois temps. D'abord, nous reviendrons sur l'histoire de la pastorale catéchétique dans nos régions et sur le sort qu'ont connu trois projets novateurs. Ensuite, nous lirons les avis de trois théologiens contemporains qui scrutent, analysent et approfondissent cette question : John Reader, Christoph Theobald et Salvatore Currò. Enfin, nous ajouterons quelques éléments annexes liés au profil des acteurs pastoraux eux-mêmes.

Les leçons de l'histoire

Il y a d'abord les hésitations qui tiennent à l'histoire récente du renouveau de la pastorale dans nos régions. À dire vrai, le fait qu'il y ait crise, le fait qu'il faille devenir plus missionnaire, ce sont déjà de bien vieilles idées, y compris en Occident. Prenons trois exemples, issus du monde de la pastorale catéchétique.

D'abord une question qui est posée depuis soixante-dix ans sur les processus de catéchèse en paroisse. Comment rendre les traditionnelles séances de catéchèse plus missionnaires ? Comment rompre avec une pratique pastorale qui consiste essentiellement à « tenir » les enfants en catéchèse jusqu'à une fête de la foi, jusqu'au sacrement de confirmation, jusqu'à... Comment penser ici une transition d'un « vieux » système à un autre, plus adapté, moins dépendant de la seule perspective sacramentelle ? On sait que les « abandons » sont légion après une fête de la confirmation ou de la profession de foi, on sait que le pourcentage de familles intéressées par ce parcours catéchétique en paroisse ne cesse de diminuer... Voilà l'exemple d'une pastorale qui se veut plus missionnaire. Certes, c'est vrai et le nouveau *Directoire pour la catéchèse* de mars 2020 ne dit rien d'autre. Mais, en réalité, si on relit les auteurs les plus lucides, on retrouve ici une question qui était déjà posée en des termes similaires dans les années 1950 et qui, finalement, bon an, mal an, a subsisté jusqu'à maintenant ? Ainsi, Joseph Colomb dans un article de la revue *Lumen Vitae* de 1953 se plaignait-il déjà que « c'est vers la communion solennelle que regarde le catéchisme⁴ ». Et c'est dans « Plaie ouverte », son manifeste de 1954 qu'il note : « l'essentiel n'a pas été modifié

4. Joseph COLOMB, « La grande pitié de l'enseignement religieux, l'expérience française », dans *Lumen Vitae*, 8, 1953, p. 580. Ces constats de Joseph Colomb sont commentés par Alain-Louis ROY, *Joseph Colomb, pédagogue*, Presses universitaires du septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2002, p. 70-72.

[...] le catéchisme prépare à la communion solennelle et celle-ci une fois faite, l'initiation religieuse est, presque partout, terminée⁵ ». Quelle prémonition : *l'essentiel n'a pas été modifié*. Penser une transition, pourquoi pas, mais l'implémenter ?

Ensuite, une interpellation de plus de cinquante ans sur la catéchèse des adultes. C'est depuis le début des années 1970 que l'Église insiste et réinsiste pour dire que la catéchèse d'adultes est la « forme principale » de la catéchèse (dans le *Directoire catéchétique général* de 1971, n° 20). Cette vraie révolution dans la manière de penser la catéchèse n'a guère entraîné de basculement des pratiques. Il y a bien, ici ou là, de belles réalisations en catéchèse d'adultes, mais non seulement, avec le temps, celles-ci ont tendance à s'effilocher, mais surtout, elles n'ont jamais remis en cause le fait qu'en paroisse, la catéchèse reste bel et bien une activité destinée surtout aux enfants et aux jeunes adolescents.

L'écart observé entre les intentions et les réalisations est patent. Reprenant les chiffres d'une enquête menée au début des années 1990 en Italie, E. Biemmi, déjà cité, alignait les chiffres : « sur un contingent d'environ 300 000 catéchistes en Italie, seuls 4,2% (environ 12 000) se consacrent à la catéchèse des adultes, en regard des 91,2% qui se consacrent à l'initiation chrétienne des enfants et des jeunes (environ 273 000)⁶. C'est comme si 90% des médecins italiens étaient pédiatres et que les 10% restant s'occupaient de la santé des jeunes, des adultes et des personnes âgées. De fait, les enfants et les jeunes demeurent au centre de tout le dispositif catéchétique et pastoral italien, qui reste entièrement organisé en fonction d'un contexte social, ecclésial et culturel qui n'existe plus⁷ ».

Enfin, une nécessité pointée depuis plus de quarante-cinq ans servira de troisième exemple. Lors de l'assemblée plénière de l'épiscopat de France à Lourdes en octobre 1975, un des carrefours (le 4^e) demandait déjà aux animateurs de catéchèse de « sortir des cénacles sur la place publique [...] de sortir sur la place publique pour s'y adresser aux autres⁸ ». Cette idée d'une Église en sortie était déjà bien liée à la catéchèse et cela depuis quarante-cinq ans... Qu'en a-t-on fait sur le terrain des réalisations ?

5. Joseph COLOMB, *Plaie ouverte au flanc de l'Église*, Vitte, Lyon/Paris, 1954, p. 62.

6. Ces données, qu'il importe certes de mettre à jour mais qui demeurent très proches de la réalité, sont tirées de l'enquête menée par l'Université salésienne : G. MORANTE, *I catechisti parrocchiali in Italia nei primi anni '90. Ricerca socio-religiosa*, Elledici, Leumann (TO), 1996.

7. Enzo BIEMMI, *Compagnons de voyage. Itinéraire de formation pour animateurs de catéchèse d'adultes et agents pastoraux. Guide d'utilisation*, Lumen Vitae/Novalis/Bayard, Bruxelles/Montréal/Paris, 2010, p. 280.

8. « Carrefour 4 – Autre société, autre catéchèse ? (Lourdes 1975) », dans *Catéchèse*, n° 62, 1976, p. 45-48, ici p. 47.

L'avis de trois théologiens

À cette forte crainte née de l'observation de l'histoire de la pastorale catéchétique depuis plus d'un demi-siècle, s'ajoutent à dire vrai quantité d'autres freins, d'autres craintes. Et il faut élargir ces appréhensions à l'ensemble de la pastorale paroissiale.

Pour ce faire, il nous est apparu plus judicieux de reprendre d'une manière concise les analyses de trois théologiens qui ont consacré ou consacrent une partie importante de leurs recherches à ces transitions, ces évolutions nécessaires dans la vie ecclésiale occidentale. Comment analysent-ils les écueils, chausse-trappes ou autres fausses bonnes idées qui menacent les projets allant vers une mise en place d'une pastorale plus missionnaire ?

John Reader, prêtre anglican, enseignant à l'université de Chester, a largement restimulé la recherche méthodologique anglophone par son essai sur les impacts de la globalisation sur la théologie pratique. Son hypothèse centrale est la suivante : une des raisons pour lesquelles les chrétiens apportent des réponses inadéquates à notre époque est qu'ils utilisent des catégories datées et inappropriées pour comprendre et décrire notre contexte⁹. Se servant des propos du sociologue Ulrich Beck, il parle de catégories « zombies », voulant ainsi évoquer des termes qui continuent à être employés alors qu'ils ne correspondent plus à la réalité. Les chrétiens, et leur manière de penser la pastorale ecclésiale, fonctionnent avec certaines catégories, certaines représentations des choses et du monde qui sont datées, avec des mots qui sont comme des « morts vivants » (U. Beck), incrustés dans leur esprit, familiers certes, mais devenus inappropriés pour dire le monde actuel, pour décrire la socialisation et la variété omniprésente des modèles. Avec cela, le risque serait de penser une pastorale ignorante des mécanismes actuels du monde. Il donne l'exemple de domaines entiers des préoccupations habituelles des communautés chrétiennes : les questions des effets de la globalisation, les soubresauts du terrorisme sur le vivre-ensemble, les approches nouvelles du business et de l'e-commerce... Il craint pour la vitalité et l'opportunité d'une théologie pratique qui ne s'ouvrirait pas. Des catégories anciennes de la pastorale (il évoque la prédication, l'enseignement, le travail pastoral en général) fonctionnent encore comme des catégories « zombies », à côté des nouveaux modes d'être et de parler d'un monde globalisé.

9. John READER, *Reconstructing Practical Theology. The impact of Globalization (Explorations in practical, pastoral and empirical theology)*, Ashgate, Aldershot, 2008.

Parmi les voies de modification qu'il évoque, toutes devraient servir à rendre à la parole chrétienne un pouvoir de transformation, au cœur des questions sociétales et humaines actuelles. Il cite divers exemples, dont ces deux-ci. Plutôt que de proposer des solutions définitives, absolues et uniques à toute question pastorale, il pense à une ouverture à des développements. L'histoire de la vie de l'Église et de sa pastorale est une histoire de changements, d'ajustements permanents. Il demande donc de l'espace pour créer et innover, pour tenter et reformuler. Il faut admettre pour aujourd'hui cette même ouverture pour comprendre en profondeur nos contemporains et pour les accompagner dans des questions neuves. Autre exemple : alors qu'habituellement, l'attitude pastorale recommandée était d'attendre de savoir exactement ce qu'il faut penser avant d'aller rencontrer les autres, John Reader renverse la logique et demande aux chrétiens d'entrer dans ce qu'il appelle une « empathie cosmopolite ».

Fort actif par ses écrits, livres, articles et interventions sur la question des « urgences pastorales¹⁰ », Christoph Theobald est très lu et écouté quand il analyse la crise profonde (« mais pas fatale »), la « maladie » du christianisme actuel. Dans son entretien récent avec son confère François Euvé, il a précisé que ce sont en réalité trois crises qui s'additionnent¹¹. On connaît bien la crise institutionnelle profonde que vit le catholicisme d'Europe francophone. Pour lui, ce qui est ici en cause c'est le cléricalisme et par là, toute l'ecclésiologie latine qui est en difficulté : on s'appuie sur un clergé universel, interchangeable, « parfaitement gouverné par la première administration de l'Occident », on y célèbre une liturgie uniforme partout, on s'y réfère à un « catéchisme universel ». Quand les prêtres viennent à manquer, on y fait appel à un clergé étranger. Dans cette logique, selon C. Theobald, les communautés « ne sont pas vraiment prises au sérieux » « comme sujets ». La seconde crise est celle de la foi. En ne présentant souvent qu'un christianisme de « valeurs », on a peu favorisé un « christianisme théologique », invitant à se définir par un amour préférentiel pour la personne de Jésus-Christ. Il y a donc panne de transmission de la foi théologique. La troisième crise est celle du risque de sectarisation de la minorité chrétienne restante, repliée, devenue « une secte parmi d'autres ».

La très grande fécondité des travaux de C. Theobald ne tient pas seulement à la finesse de ses analyses, mais aussi aux pistes théologiques qu'il développe : recentrage sur une juste compréhension de la notion de mission (notamment en repartant de sa compréhension dans le 2^e chapitre d'*Ad gentes*), reformulation de la notion de « présence » de la tradition chrétienne

10. Christoph THEOBALD, *Urgences pastorales. Comprendre, partager, réformer*, Bayard, Montrouge, 2017.

11. « Vers une Église hospitalière. Entretien avec Christoph Theobald », p. 71-82.

dans la vie quotidienne des gens, dans la rencontre du tout-venant, dans la gratuité et la quête d'une hospitalité, nécessité de laisser exister des « laboratoires » pour y faire des expérimentations sans être paralysé par l'inertie et la rigidité d'un système hiérarchique, refus d'une conception « stratégique » d'une nouvelle évangélisation vue comme le dernier moyen pour « faire grossir notre tribu » (p. 77), nécessité d'une concertation œcuménique...

Terminons ce petit voyage théologique avec Salvatore Currò, théologien italien, professeur aux Universités pontificales urbanienne et salésienne de Rome, ancien président de l'Association italienne des catéchètes. Dans son essai portant sur des « considérations inactuelles de catéchétique », il ose questionner la pastorale actuelle de l'Église catholique qui, selon son sévère jugement, « se déploie non plus face à la provocation radicale de l'Évangile, mais dans un horizon fermé, autoréférentiel, de repli de l'Église sur elle-même, loin des ouvertures auxquelles les insistances sur la mission et l'évangélisation font penser¹² ». Tout fonctionne dans une logique de séparation et d'unilatéralité, où l'on cherche moins à dialoguer avec nos contemporains dans une logique de réciprocité, que de les rejoindre dans les limites du propre intérêt de l'Église et dans les limites de sa disponibilité. Et le chercheur italien de se demander si de tels comportements sont induits par la peur, par une incapacité à faire exode ou encore par une incapacité à discerner au cœur du monde l'action de Dieu. La catéchèse risque de ne se penser que dans l'horizon de groupes chrétiens, au service de la survie de l'institution ecclésiale, dans un mouvement à sens unique.

D'autres éléments encore

À ces analyses montrant que derrière cette forme d'incapacité à réformer une pastorale bien installée, se jouent divers enjeux et s'invitent d'autres éléments à la liste déjà longue des éléments collectés chez les trois théologiens brièvement résumés, à la prudence que les leçons de l'histoire de la question catéchétique depuis soixante-dix ans nous commandent d'avoir, on peut rapidement indiquer d'autres aspects d'une même question.

La tendance devant la minorisation ressentie en paroisse de se concentrer sur le seul culte et la catéchèse, est compris comme les seuls marqueurs de l'existence d'une offre chrétienne locale. Faisant le bilan des effets du confinement pour l'Église au Québec, un ami, curé de plusieurs paroisses, m'écrivait récemment :

12. Salvatore CURRÒ, *Pour que la Parole retentisse à nouveau. Considérations inactuelles de catéchétique*, Lumen Vitae, Les fondamentaux n° 7, Namur, 2016, original italien de 2014, p. 9-10.

« Ce temps d'arrêt et de confinement a révélé une Église très pauvre en vitalité, en présence, en témoignage. Une fois les célébrations et la catéchèse arrêtées, on aurait dit qu'il n'y avait plus rien à faire ni à être... Oui, on a mis beaucoup d'énergie et de créativité dans le virtuel, mais il n'y a eu aucune réflexion d'ensemble sur des engagements à prendre sur le terrain, ou d'une forme de présence et de soutien à développer. »

Pour certains chrétiens et pour une partie de la population qui ne vient qu'épisodiquement à l'église, ce sont ces activités « qu'on a toujours eues » qui décrivent à elles seules le vécu chrétien local. Ce sont celles-ci qui devraient encore déterminer le nombre de prêtres nécessaire, le nombre de messes à célébrer, le nombre de locaux à entretenir.

La plupart des demandes que reçoivent les curés et autres acteurs de la pastorale en première ligne sont habituellement des demandes « classiques », venues soit de pratiquants fidèles et réguliers, soit de personnes qui font appel à l'Église pour des services religieux tels que des baptêmes, mariages, funérailles ou bénédictions. Une pastorale de la réponse aux demandes reçues est le plus souvent occupée par le maintien de ces marqueurs classiques de la vie paroissiale. Le récent numéro de la revue *Lumen Vitae* sur l'Église et les personnes âgées ouvrait un autre aspect des mêmes questions en posant la question non seulement de l'âge moyen des « paroissiens réguliers », mais aussi de l'âge moyen du clergé et des animateurs en pastorale¹³. Il est somme toute logique que des personnes âgées soient portées à valoriser un style de présence, un langage, des formes d'animation et des types de comportements avec lesquels ils ont une longue et fidèle connivence. On imagine mal une logique de rupture, un programme révolutionnaire de modifications dans des paroisses configurées par un public âgé, globalement satisfait du maintien d'un statu quo... aussi longtemps que possible...

On s'en rend compte, l'ensemble de ces arguments doit absolument être reçu. Non pour dire l'impossibilité de passer d'un modèle pastoral à un autre, mais pour en mesurer sa grande difficulté.

Diversité des points de vue

Parler de « tuilage » en pastorale, c'est forcément admettre qu'à une pastorale existante, il conviendrait, avec les formes, le temps et les moyens adéquats, d'en substituer une autre, plus adaptée aux besoins apostoliques

13. Henri DERROITTE, « L'Église et les personnes âgées. Enjeux catéchétiques et pastoraux », dans *Lumen Vitae*, 74, 2019/3, p. 247-249.

avérés dans le quotidien de nos régions. Le tuilage, c'est une opération provisoire qui permet de réussir le mieux possible une transition, un passage vers un « autre chose, autrement ». Voyons de plus près les implicites de cette logique.

Quand un couple, une famille, un groupe de copains veut partir en voyage, il y a un certain nombre d'accords qu'il faut négocier. Quelle sera la destination finale de ce voyage ? Est-ce que nous avons les moyens de faire un tel voyage : l'argent, sans doute, le mode de transport ? Est-ce que nous sommes toutes et tous intéressé(e)s, désireux, pleins d'envie de voyager ? Est-ce que nous voulons arriver à destination le plus vite possible ou bien est-ce que nous optons plutôt pour prendre le temps, pour voyager tranquillement, en s'arrêtant ici ou là, en prenant parfois des routes secondaires ?

Changer de cap pour la pastorale, aller vers une pastorale plus missionnaire suppose que nous soyons d'accord sur la destination du voyage, sur le but à atteindre. Mon collègue à l'Université catholique de Louvain, Arnaud Join-Lambert a pu montrer¹⁴ qu'au moins quatre nouveaux modèles missionnaires coexistent désormais en Europe occidentale. Et ces manières mêmes de comprendre sont parfois si différentes qu'elles induisent des modèles pastoraux, des idéaux missionnaires, des priorités d'action à vrai dire très plurielles.

Une manière d'avancer dans ce pluralisme qui pourrait être paralysant ne serait-il pas de mesurer où conduit ce retour vers un vocabulaire missionnaire grâce à un regard rétrospectif sur l'histoire de la missiologie depuis Vatican II et, dans le cadre d'un article de revue, par un rappel de l'engagement des derniers papes et des documents produits par le magistère romain, de Jean-Paul II à aujourd'hui. En particulier, je propose d'habiter ce concept d'une pastorale missionnaire en prenant appui sur les attentes des papes Benoît XVI et François. Je compléterai cette recherche par une courte mention du récent document de la Congrégation pour le Clergé, à savoir l'Instruction sur « La conversion pastorale de la communauté paroissiale au service de la mission évangélisatrice de l'Église » du 27 juin 2020¹⁵.

Lors de son voyage vers Prague en septembre 2009, Benoît XVI a parlé des « minorités créatives » qui offrent des opportunités nouvelles et passionnantes pour analyser avec un regard neuf la situation actuelle de l'Église catholique, notamment en Europe. Pour analyser, et surtout pour poursuivre la route avec un dynamisme prudent et fort. Cette formule de « minorités créatives » a suscité un certain engouement, notamment auprès des « nouveaux mouvements ». Ainsi Étienne Michelin, de l'Institut Notre-Dame de Vie, estime-t-il qu'adopter cette expression en pastorale condui-

14. Arnaud JOIN-LAMBERT, « La mission chrétienne en modernité liquide. Une pluralité nécessaire », dans *Études*, 4241, septembre 2017, p. 73-82.

15. Texte sur : www.clerus.va/content/dam/clerus/DoX/Istruzione2020/Instruction_FR.pdf (consulté le 13/08/2020).

rait à discerner des engagements à prendre, nommer les occupations à abandonner et les initiatives à soutenir¹⁶. En réalité, ce n'est pas la masse des gens qui impose ses idées à tous, ce sont des minorités solidement constituées qui diffusent leurs propres convictions au point de les rendre incontournables. Ainsi aussi, Ignacio de Ribera, religieux de la communauté des « Disciples des cœurs de Jésus et de Marie », juge-t-il cette expression de minorité créative stimulante et opératoire... à condition d'éviter trois dangers : l'exaltation de sa propre particularité de minorité face à la prétention à l'universalité, en opposition à l'universel ; l'erreur de faire de la conservation de la minorité et de ses particularités une fin en soi ; la ghettoïsation, avec un renfermement sur la minorité elle-même, et par conséquent un appauvrissement du fait de sa fermeture à l'encontre de la richesse qui découle de la rencontre avec d'autres cultures¹⁷.

Le pape François a donné un cadre quand il dit que « nous ne sommes pas aujourd'hui dans une époque de changements, mais que nous changeons d'époque¹⁸ ». Les formes de la présence pastorale que l'Église avait créées et structurées pour une autre époque sont devenues inefficaces. D'*Evangelii gaudium* à ses interventions au synode pour l'Amazonie, de ses discours à Sainte-Marthe à ses écrits et interviews, le pape actuel a l'art de nourrir cet idéal missionnaire d'expressions fortes, qui donnent à penser et invitent à repenser les choses. On connaît l'appel à une « sortie », l'invitation à devenir des « disciples-missionnaires », on se souvient de cette définition même du chrétien qu'il a donnée en juin 2019 : « Jésus nous a indiqué à nous ses disciples, que notre mission dans le monde ne peut pas être statique, mais qu'elle est itinérante. Le chrétien est un itinérant¹⁹. »

Ainsi, il va s'agir maintenant de montrer l'évolution actuelle, ce que le pape appelle un « changement d'époque » comme une minorisation du christianisme vers un statut de minorité qui invite à faire une opération-

16. Étienne MICHELIN, « Préface », dans Luis GRANADOS, Ignacio DE RIBERA et Étienne MICHELIN (dir.), *Les minorités créatives. Le ferment du christianisme*, Parole et Silence, Paris, 2014, p. 9-12, ici p. 10.

17. Ignacio DE RIBERA, « Le drame de l'action créative », dans *Les minorités créatives, op. cit.*, p. 89-112, ici p. 108-111.

18. Voici le texte du pape FRANÇOIS : « On peut dire qu'aujourd'hui nous ne vivons pas une époque de changement mais un changement d'époque. Les situations que nous vivons aujourd'hui posent donc des défis nouveaux qui pour nous sont parfois difficiles à comprendre. Notre temps exige de vivre les problèmes comme défis et non comme obstacles : le Seigneur est actif et à l'œuvre dans le monde. Vous, donc, sortez en rues et allez aux croisements : tous ceux que vous trouverez, appelez-les, en n'excluant personne » (cf. Mt 22, 9). (Rencontre avec les représentants du V^e Congrès national de l'Église italienne, *Discours du Saint-Père, Cathédrale Santa Maria del Fiore*, Florence, 10/11/2015). À lire sur : http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2015/november/documents/papa-francesco_20151110_firenze-convegno-chiesa-italiana.html (consulté le 17/08/2020).

19. Pape FRANÇOIS, Angelus du 30 juin 2019. Ce texte est repris par le *Document final* du synode des évêques pour l'Amazonie, « Nouveaux chemins pour l'Église et pour l'écologie intégrale », 26/10/2019, n° 21.

vérité, l'invitant à revisiter son discours missionnaire, son langage et sa pratique initiatique, son organisation, tant diocésaine que locale. Peut-être la phrase de Gabriel Ringlet, « le christianisme doit accepter joyeusement d'être minoritaire²⁰ » est-elle trop simple, même si elle invite à l'optimisme. Peut-être faudrait-il oser « mieux missionnaire » parce que « minoritaire ». Pour le dire en une phrase : « Si le christianisme est — ou sera — effectivement minoritaire, il est vital de sortir de la nostalgie, illusoire ou inconsciente d'une situation majoritaire. La prise de conscience d'une position minoritaire permettra une nouvelle prise de conscience missionnaire²¹. »

Je reprends ici les analyses de la théologienne lyonnaise, Marie-Hélène Robert, qui dit que « la question de la minorisation est peu traitée en théologie. En réalité, on ne tient compte qu'implicitement de la minorisation croissante du fait chrétien, mais sans l'affronter pour elle-même²² ». Elle invite à détailler une série de questionnements qui naissent pour la pastorale dès lors qu'elle cherche à se reformuler en situation minoritaire, mais missionnaire. Par exemple, faut-il repenser radicalement autrement la catéchèse en situation de minorité ? Quand ce qui est « normal » (lire communément admis et donc majoritaire) est de ne pas être initié, catéchisé, faut-il garder des schémas anciens pour penser la catéchèse, l'initiation ? Quel style prendrait une catéchèse « minoritaire » d'une « Église en sortie » ? Autre type de questions qu'elle soulève : La conscience qu'a l'Église d'être en position minoritaire ou majoritaire détermine-t-elle ses conceptions missiologiques, théologiques ? Les compétences des curés et des animateurs pastoraux ? Reconfigure-t-elle les structures paroissiales ? Les financements ?

Passons au document publié en juin 2020 par la Congrégation pour le Clergé. Le but de cette Instruction est très ambitieux : faire appel à la « créativité » et réorganiser la « manière de confier la charge pastorale des communautés paroissiales » afin de la faire correspondre mieux « aux exigences actuelles de la mission » (n° 1).

La manière même dont est composé ce document magistériel donne à penser. Il a visiblement un décalage net entre les deux principales parties de ce texte. La première moitié de ce document est animé d'un souffle fort, d'une ambition volontariste : conversion missionnaire des paroisses, « réforme des structures » (n° 6), « nouveau discernement communautaire » (n° 10), « rajeunissement du visage de l'Église » (ibid.). Aussi, la paroisse sera-t-elle appelée à « trouver de nouvelles modalités de proximité par

20. Gabriel RINGLET, *L'Évangile d'un libre-penseur*, Albin Michel, Paris, 2002, p. 153.

21. Marie-Hélène ROBERT, *Conscience minoritaire et conscience missionnaire : l'enjeu théologique*, Mémoire de DEA en théologie, Lyon, juin 2004, p. 11.

22. *Ibid.*, p. 8.

rapport aux activités habituelles » (n° 14). En plus « la simple répétition d'activités qui n'ont aucune incidence sur la vie des personnes concrètes n'est qu'une tentative stérile de survivance, souvent reçue dans l'indifférence générale. Si elle ne vit pas du dynamisme spirituel propre à l'évangélisation, mais propose des expériences désormais privées de saveur évangélique et de mordant missionnaire, ou seulement destinées à des petits groupes, la paroisse court le risque de devenir autoréférentielle et de se scléroser. [...] Dans ce processus de renouveau et de restructuration, la paroisse doit éviter le risque de tomber dans une organisation d'événements excessive et bureaucratique et dans une présentation de services qui se fondent sur le critère de l'auto-préservation et ne manifestent pas le dynamisme de l'évangélisation » (nos 17 et 34). On ne peut être plus clair !

Construit, tout au long de ses premiers paragraphes, avec un tel ton et souffle missionnaire, le document prend ensuite une allure toute différente. On ressent d'une manière surprenante que des tendances ecclésiales et pastorales différentes sont juxtaposées. La suite de ce long document (de la suite du n° 34 à la fin au n° 124) prend en fait des allures plus canoniques et rappelle essentiellement le charisme différencié et les responsabilités spécifiques des diverses composantes du peuple de Dieu, prêtres, diacres, consacrés et, enfin, laïcs. Craignant une dissémination des rôles, un flou dans la structure hiérarchique de l'Église locale, le document tout en plaidant pour une ouverture missionnaire aligne les traits d'une organisation pastorale qui valorise et accentue la différence « essentielle » qui existe entre le sacerdoce commun et le sacerdoce ministériel. Dans cette deuxième partie, il s'agit ici de penser autrement la pastorale sans réformer le droit canon, sans repenser la théologie des ministères ou revoir le partage des responsabilités entre curé et laïcs.

Pour le tuilage en pastorale, les choses se compliquent encore ! Si l'analyse d'une crise peut être admise communément, si le besoin d'une conversion missionnaire peut recueillir un assentiment large, les voies et moyens, les priorités nouvelles, les abandons et les nouveautés à intégrer dans la pastorale ordinaire ne font pas l'unanimité. Comme l'analyse finement Arnaud Join-Lambert, nous sommes en présence d'un « éclatement des théories et pratiques missionnaires dans l'Église catholique » : « ces exhortations et ces pratiques apparaissent comme éclatées, ne facilitant pas une régénérescence pourtant souhaitée par tous²³ ».

23. Arnaud JOIN-LAMBERT, « L'éclatement des théories et pratiques missionnaires dans l'Église catholique. Le primat des affinités sur les frontières confessionnelles », dans *Istina*, 65, n° 2, 2020, p. 129-141, ici p. 129.

Quatre murs de fondation

« L'Église n'est pas une douane. » Avec ces mots, le pape François met en garde. Au moment de penser une autre pastorale, le danger serait d'ajouter des fardeaux inutiles à la vie déjà chargée des gens. Le danger serait d'inventer une autre manière de contrôler et de réguler. Jésus n'a pas rencontré ses premiers disciples « lors d'une convention, d'un séminaire de formation ou dans un temple ». Il ne s'agit pas de créer des mondes parallèles, de « construire des bulles médiatiques dans lesquelles on fait écho à ses propres slogans²⁴ ». Aller d'emblée vers des solutions, des recettes ou des « potions magiques » n'est plus admissible. Une production interne d'un nouveau discours institutionnel et organisationnel n'apporterait que de la confusion et des mesquineries paralysantes. Pour bien traiter du tuilage, il faut parler d'une manière d'être et de se situer, donc de parler de présupposés, de conditions liminaires, de matériaux à emporter.

Déjà en 1979, Marcel Metzger écrivait :

« Dans un passé récent, les responsables de communautés n'avaient guère d'initiatives à prendre, tout était programmé, les institutions fonctionnaient selon le système hiérarchique et le modèle d'action était celui du fidèle exécutant des décisions venant des supérieurs. Mais aujourd'hui les communautés et leurs responsables sont à la recherche de nouveaux modèles d'action, parce que les anciens sont insuffisants pour les situations actuelles²⁵. »

Quarante ans plus tard, plus que jamais, face à la diversité des analyses, théories et mises en œuvre, penser le tuilage pourra commencer par un travail plus fondamental de fonder les choses, de poser adéquatement, d'un point de vue théologique et anthropologique, les bases d'un renouveau. Beaucoup a déjà été tenté et a déjà été écrit à cet égard. Sans vouloir faire la synthèse de tant de contributions utiles et nécessaires, je propose de mettre en exergue quatre dimensions de ce travail, tels quatre murs de fondation pour des initiatives à prendre.

24. Toutes ces citations sont du pape François, *Message aux Œuvres pontificales missionnaires*, 21 mai 2020, à lire sur : www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2020/documents/papa-francesco_20200521_messaggio-pom.html (consulté le 15/07/2020).

25. Marcel METZGER, « Les choix pastoraux. Nouveau terrain pour la théologie », dans *Nouvelle Revue théologique*, 101, 1979, p. 193-211, ici p. 211.

Premier mur de fondation : une conversion missionnaire suppose une vie partagée avec le Christ

Commentant le début du ministère public de Jésus dans l'Évangile selon saint Marc, Mgr Jean-Luc Hudsons insistait sur l'articulation fondatrice extraite de la péricope de Mc 3, 14: « il en institua douze pour qu'ils soient avec lui *et* pour les envoyer proclamer la Bonne Nouvelle ». On ne peut mieux exprimer que dans cet appel qui leur est adressé, la mission des Douze est étroitement liée à un *être-avec* le Christ²⁶. Il est question dans les synoptiques de cette condition de disciple-envoyé, de disciple-missionnaire. En Luc 10, 1-11, nous percevons quelle est la mentalité pour des disciples « en sortie », l'état d'esprit, le ressort intérieur, en un mot la spiritualité nécessaire pour bâtir ce premier mur de fondation. Jésus choisit ses disciples et il les envoie, dans les villes et localités, « en avant de lui ». Aller de ville en ville, de localité en localité implique qu'on accepte cette condition d'étranger, difficile et souvent précaire, car il faut se laisser accueillir et on ne sait jamais comment on le sera. Le missionnaire vit aussi cette nécessaire désinstallation qui le fait, sans cesse, précéder pour annoncer Celui qui l'envoie. Et pour donner l'occasion à chacun, à chaque ville et localité l'occasion d'entendre le message: « *Le Règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous.* »

Marcher ainsi, deux à deux, s'arrêter au gré des rencontres fait vivre ainsi aux envoyés cette expérience de liberté par rapport à eux-mêmes et par rapport aux autres. Cela suppose que le chrétien actif sait qui il est: « *un envoyé* ». Cette condition lui permet de prendre distance tant par rapport à lui-même que par rapport aux autres. Sa parole peut alors être une parole de vérité adressée aux interlocuteurs. « *Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord: "Paix à cette maison"* » (Lc 10, 5). Ce passage d'Évangile dit donc que cette parole est celle de paix, la paix de Dieu, cette paix qui permet à chacun de se révéler à soi-même et de se reconnaître engagé dans un même destin avec d'autres. Paix à ces personnes qui accueillent le voyageur, l'étranger, qui donnent à cet étranger l'occasion de partager l'intimité de leur maison et qui vont lui faire découvrir à cet envoyé la richesse insoupçonnée de ce Dieu dont il vient leur parler. Il est question aussi pour l'envoyé de manger, de boire ce qu'on lui offrira. Par ce partage de la nourriture, il est invité à entrer dans la culture de l'autre et à la faire sienne. Vivre l'acculturation dans une culture qui n'est pas la sienne, c'est fondamentalement, pour le missionnaire, reconnaître qu'il est là, parmi ceux qui l'accueillent, comme l'envoyé, l'étranger et le voyageur.

26. Mgr Jean-Luc HUDSYN, *Tous disciples en mission, l'audace d'une conversion (octobre 2018-octobre 2019)*. Lettre pastorale, Vicariat du Brabant Wallon, Wavre, 21 août 2018, 20 pages, ici p. 5.

Deuxième mur de fondation : prendre l'habitude de poser autrement les questions

Longtemps, la manière de se positionner des communautés chrétiennes a été de se penser comme le lieu « normal », « référentiel », « traditionnel », « culturellement le plus plausible et disponible » pour accompagner les enfants, les malades, les élèves, les couples, les vieillards. À certains moments de son histoire, en certaines régions, l'Église s'est sentie redevable d'offrir toutes sortes de « services civils du religieux²⁷ » : gérer les cimetières, célébrer les naissances, bénir les jeunes couples. À d'autres moments, l'Église a joué aux garants des traditions, au respect des habitudes, à la pérennité des « valeurs ».

Mais aujourd'hui, comment peut-elle parler ? D'où peut-elle prendre langue avec nos contemporains ? Voir les choses d'un autre lieu, ajuster son discours à un monde qui a changé, modifier les qualifications de soi et celle des autres. Prenons des exemples. Parmi tant d'autres, deux théologiens catholiques ont tenté et tentent ce déplacement qui peut aider à penser.

Le dominicain Christian Duquoc, dans un article souvent reproduit et fréquemment cité, utilise la formule de la « discrétion de l'annonce ».

L'effondrement de la chrétienté, les ruptures intra-ecclésiales n'ont pas immédiatement eu des conséquences sur la façon d'envisager la transmission de l'Évangile. Les Églises étaient trop imbriquées dans la culture occidentale et son idéal, pourtant vacillant, de chrétienté, pour mesurer les changements qui allaient s'opérer : « réinterpréter ou actualiser l'annonce en fonction de ce qu'elle fut originellement, un appel sans pression politique et sociale [...] ne plus tabler sur la force des lois et la solidité des institutions, mais éveiller au désir qui sommeille en chacun d'un lien avec l'Évangile par la discrétion de la Parole ».

Conscient du renversement auquel il appelle l'institution ecclésiale, Ch. Duquoc diagnostique qu'« autant il est simple d'émettre des principes qui régissent la mission, autant il est ardu pour une institution de les suivre, elle doit assurer sa survie si elle veut transmettre le message pour lequel elle existe l'Évangile. L'autonomie de l'État, l'émergence des démocraties invitent à une autre pratique, plus conforme à la discrétion de Jésus. Encore faut-il que cette pratique pleine de pudeur parce que s'adressant au sujet

27. Cf. Gilles ROUTHIER, « Quelques orientations de recherche en ecclésiologie », dans *Transversalités*, n° 154, juillet-septembre 2020, p. 129-141, ici p. 135.

humain, honnête ou pervers, ne dérive pas vers une timidité qui la rendrait muette et inexistante dans l'espace social du libre débat²⁸ ».

Le théologien chilien, professeur au Centre International Lumen Vitae, Luis Martinez, propose de penser la communauté chrétienne d'aujourd'hui, ici en Europe, comme le lieu « de l'altérité bienveillante » :

« Il ne suffit plus de transmettre ou de proposer une doctrine sur Dieu ou de faire des adaptations rituelles à la liturgie, il faut encore discerner comment et où servir et rendre présent le Dieu de la miséricorde et de la bienveillance envers tout être. [...] Les communautés chrétiennes, un peu partout dans le monde, se sentent invitées à devenir un lieu de bienveillance, d'accueil et de rencontre, qui témoigne et célèbre le Dieu de philanthropie. Cette nouvelle conscience d'être au service d'un mystère de salut, dont l'acteur principal reste toujours Dieu lui-même qui se rend proche de tous ses enfants, sans faire acception de personnes, fait de la proximité bienveillante, du service gratuit (diaconie), le lieu de la rencontre avec la société et le chemin prioritaire de l'évangélisation²⁹. »

Troisième mur de fondation : Réfléchir aux formes de sociabilité

S'il est un sujet qui inquiète tous les évêques, vicaires généraux et coordinateurs en pastorale, c'est sans doute celui des territoires. Tout le monde dit assez rapidement que la logique d'une paroisse comprise scrupuleusement comme un espace territorial aux frontières strictes est devenue obsolète. Les spécialistes des pastorales urbaines, les premiers, ont montré les limites d'une vision ancienne. « Les paroisses ne sont plus de petites patries homogènes où l'ensemble de la vie sociale se déroule autour du clocher. Cela n'a pas pour conséquence de sacrifier le principe territorial qui préserve l'Église de se construire sur la base de l'affinité. Il faut plutôt réfléchir au statut ecclésiologique de l'espace et repenser à neuf la territorialité de l'Église dans un contexte qui a changé³⁰. »

28. Christian DUQUOC, « Discrétion du Dieu trinitaire et mission chrétienne », dans *Lumière et Vie*, n° 245, 2000, p. 77-88, ici p. 85-86. Il s'agit du texte d'une conférence prononcée en octobre 1998 à l'Université Saint-Paul à Ottawa et d'abord publiée dans la revue de cette Université, *Mission*, n° 1, 1999.

29. Luis MARTINEZ SAAVEDRA, « La communauté chrétienne : lieu de l'altérité bienveillante », dans *Spiritus*, n° 239, juin 2020, p. 204-211, ici p. 206.

30. Cf. Gilles ROUTHIER, « Séjourner en ville : défi de l'Église », dans Jean-Guy NADEAU et Marc PELCHAT (dir.), *Dieu en ville. Évangile et Églises dans l'espace urbain*, Novalis/Cerf/Lumen Vitae/Labor et Fides, coll. Théologies pratiques, Montréal/Paris/Bruxelles/Genève, 1998, p. 173-197.

Aujourd'hui, les signes sont nombreux qu'un discours en soi, théorique et lénifiant sur l'importance de la communauté paroissiale à l'ancienne serait-on tenté de dire, peine à être admis et intégré. La logique la plus fréquente pour tout « réaménagement », est encore celle dénoncée par le même Gilles Routhier dès 2002 : « Il ne s'agit plus ici de s'adapter au monde moderne, mais aux ressources ecclésiales. » On se demande parfois où est le projet qui anime des réajustements. Quel type de présence au monde ? Le seul lieu du réaménagement est-il la paroisse ? Toujours G. Routhier :

« En somme, nous n'avons pas réellement de projet ecclésial et nous en sommes réduits à gérer la décroissance, la paroisse demeurant le réduit dans lequel on pourra se replier pour sauver quelque chose du christianisme quand on aura tout perdu et déserté les autres terrains. On mise pratiquement uniquement sur la paroisse [...] pensant que la paroisse peut devenir missionnaire³¹. »

Alors, quelles formes nouvelles emporter dans sa réflexion ? Tout n'est pas paroissial et tout en paroisse n'est pas condamné à une sempiternelle reproduction à l'identique des visions passées³². Comme le demandait dès 2002 mon collègue à Louvain-la-Neuve, Philippe Weber, permettre à des initiatives neuves de se lancer et de se tester, des sortes de « laboratoires », en particulier en ville où d'autres formes de présence et d'hospitalité chrétiennes se donnent à voir³³. Considérer d'autres lieux, privilégier et encourager la créativité, ne pas commencer par penser « cléricallement » et « canoniquement » l'occupation des espaces.

Quatrième mur de fondation : opter pour la sobriété et l'équilibre

Dans un article équilibré publié dans *Lumen Vitae* en 2017, Philipp Müller, professeur de théologie pratique à Mayence (Allemagne), plaidait très justement pour une sobriété pastorale et s'inquiétait de l'état de santé

31. Gilles ROUTHIER, « D'un projet d'adaptation à celui d'une refondation », lors du colloque de juin 2002 (Université Saint-Paul d'Ottawa) sur : *Missionaries of secularity: On how being a missionary in the strongly secularized society*. Cette conférence a été publiée dans *Mission*, 13, 2006, p. 159-176.

32. Cf. Arnaud JOIN-LAMBERT, « Nouveaux lieux ecclésiaux pour régénérer l'Église en Europe », dans *Études*, n° 4258, mars 2019, p. 79-90; réédité dans *Imaginer l'Église*, SER-SA, Les essentiels, Paris, 2019, p. 73-92.

33. Philippe WEBER, « L'Église en ville », dans *Revue théologique de Louvain*, 33, 2002, p. 521-545, ici p. 544.

34. Philipp MÜLLER, « Oser du neuf sans mésestimer le potentiel des structures paroissiales. Se positionner dans une société pastorale », dans *Lumen Vitae*, 72, 2017/2, p. 129-142.

des acteurs et sujets de la pastorale paroissiale³⁴. Beaucoup sont âgés, fatigués. Régulièrement, ils héritent de charges « en outre ». Les demi-solutions trouvées montrent elles aussi leurs limites : comment payer des prestataires aux barèmes de la vie professionnelle « ordinaire » ? Peut-on sans se questionner tout maintenir en faisant appel à des aides externes ?

Une des interrogations « taboues » qu'il faut oser poser ici est celle du « déni ». Alors que les acteurs en pastorale souffrent et voient avec une amertume, voire une angoisse grandissante leurs repères s'estomper et se diluer, la logique qui prime en Église est encore souvent celle du déni. Et pourtant ! À force de négliger son propre ressenti, à force de s'identifier corps et âme avec sa mission d'apôtre, d'animateur en pastorale et/ou d'animatrice, les acteurs en pastorale regardent peu ou craignent de regarder leur propre souffrance. Bien que la société contemporaine encourage les gens à éviter cette douleur, à s'en distraire ou à se soigner, il est crucial et nécessaire de travailler à travers la douleur vers un lieu de motivation et de changement. L'expérience de la douleur personnelle peut être une source puissante qui pousse les gens à faire des choix différents et à changer de comportement³⁵. Ainsi, la posture « hors champ » des acteurs de la pastorale se voyant ou se positionnant comme « non concernés » par les questions existentielles doit être posée.

Du tuilage en pastorale

Alors, comment faire ? Comment se lancer dans des projets nouveaux sans désavouer ceux d'hier ? Plus délicat sans doute : comment demander à des acteurs en pastorale de se mobiliser pour de nouvelles tâches, pour repenser leurs manières de faire sans avoir l'impression de devenir pour eux des accusateurs (« ils auraient dû agir autrement »), pour des donneurs de leçon (« ils n'ont pas eu notre intelligence et notre courage pour changer la donne »), voire des arrogants (« ils ont été paresseux, blasés ou défaitistes ») ?

À ces questions existentiellement denses, il convient de répondre en adoptant la juste posture. Cela passe par de la modestie et de la délicatesse, par de l'écoute, de l'écoute et encore de l'écoute. Prendre les choses au sérieux, c'est prendre les acteurs au sérieux. La théologie pratique cherche à soutenir cette nécessaire mutation, ces évolutions pressenties comme nécessaires. Elle le fait, selon les modèles et les écoles, en privilégiant globalement trois modèles possibles. La dernière partie de cet article cherchera à résumer et à montrer l'opérativité de ces trois types d'articulations théorie-pratique en vue d'un tuilage en pastorale.

35. Voir, en priorité, à ce sujet : Patrick McDEVITT, « Ministerial Burnout: Motivation and Renewal for Mission », dans *Journal of Pastoral Care and Counseling*, t. 64, 2010, p. 1-10, ici p. 5. Voir aussi *Burn-out, épuisement des agents pastoraux*, *Lumen Vitae*, 68, 2003/3.

Pour se positionner de manière équilibrée dans cette étape plus concrète et pratique, le mieux me semble-t-il est de repartir d'un texte de Jean-Paul II, sa lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, offerte à l'occasion de la fin du Jubilé de l'an 2000³⁶. C'est en particulier l'article 29 de ce texte qui peut structurer la réflexion. Le pape y insiste sur la nécessité de renouveau, sur le besoin d'autres orientations pastorales. Mais il commence par une considération fondamentale : « Il ne s'agit pas d'inventer un "nouveau programme". Le programme existe déjà : c'est celui de toujours, tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante. Il est centré, en dernière analyse, sur le Christ lui-même, qu'il faut connaître, aimer, imiter, pour vivre en lui la vie trinitaire et pour transformer avec lui l'histoire. » Ceci étant, avec un programme « qui ne change pas », avec ce programme « de toujours », le pape invite à ce que ce « le programme unique de l'Évangile continue à s'inscrire dans l'histoire de chaque réalité ecclésiale » et donne lieu à des « orientations adaptées », à une « reprise pastorale enthousiasmante ».

Ceci posé, le texte de Jean-Paul II est utile pour deux autres motifs : il ne tergiverse pas sur la nécessité de penser et d'implanter ce renouveau ; il fait appel à la « participation des diverses composantes du peuple de Dieu » pour « tracer avec confiance les étapes du chemin futur ».

Quelles sont donc ces trois articulations « théorie-pratique » qui pourront aider à œuvrer à un tuilage ?

Le premier modèle est celui de la mise en *projet*. On en trouve une belle description dans la 2^e édition du *Directoire général pour la catéchèse* (1997). S'agissant de ce domaine du ministère de la Parole, les auteurs du *Directoire* prônent, dans la section sur l'organisation de la pastorale catéchétique dans l'Église particulière, pour la rédaction d'un « projet diocésain de catéchèse articulé et cohérent » (n^{os} 274-275). Plus loin, ce texte détaille largement et de manière chronologique les diverses étapes par lesquelles ce « projet » se prépare, se conçoit et se déploie (n^{os} 279-283). Il y est fait mention d'abord d'une analyse de la situation et des besoins, « premier instrument de travail », puis de la formulation d'un « programme d'action » qui doit être opérationnel et délimité dans le temps. Parallèlement à ce programme d'action, ce texte recommande aux autorités ecclésiales de cadrer le projet (on parle ici d'un « directoire » ou encore d'un « texte de référence »). Vient ensuite des étapes de mise en place : formations, création d'instruments de travail, publications...

36. JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, 6 janvier 2001, à voir sur le site : http://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr//apost_letters/2001/documents/hf_jp-ii_apl_20010106_novo-millennio-ineunte.html (consulté le 08/08/2020).

Cette logique de la mise en projet a trouvé ses théoriciens, ses adeptes et ses pourfendeurs. Elle mise sur la motivation du plus grand nombre, sur la lisibilité des repères, sur la cohérence et un certain unanimité des acteurs³⁷.

Le deuxième modèle est celui des *transitions* et pour le présenter, nous servons de l'essai de Luc Aereus sur la catéchèse de cheminement. Selon ce professeur du Centre International Lumen Vitae, le concept de transition permet de faire comprendre qu'il ne s'agira pas d'opter pour de brusques ruptures, mais parce que — bien compris — il permet de piloter des « évolutions » qui, cumulées, permettront la transformation de l'ensemble d'une pratique pastorale³⁸. La démarche à suivre devient ici ternaire : d'abord une analyse de l'existant, du modèle de fonctionnement actuel dominant ; ensuite analyse prospective qui se construit de deux manières, à savoir en se basant sur des réalisations expérimentales et sur des simulations théoriques de pratiques nouvelles ; et enfin, analyse des fonctionnements vécus dans la situation actuelle et qui pourront servir de leviers de transition pour entamer les changements voulus et espérés. Prenons un exemple. Luc Aereus plaide pour le passage d'une catéchèse axée sur la seule enfance à une catéchèse intergénérationnelle. Pour cela, les « leviers de transition » qu'il compte mobiliser seraient toutes les activités déjà habituellement intergénérationnelles dans une paroisse (célébrations, festivités...) et il encouragerait ce qui se faisait avec les seuls enfants à s'ouvrir à tous les âges (fêtes de profession de foi de chrétiens de tous âges...).

En appui à ce modèle, divers points d'attention peuvent être apportés en complément au canevas initial. Qu'en sera-t-il d'un discernement spirituel et théologique ? Quelles seront les implications personnelles et relationnelles des acteurs, du discernement des possibles aux impacts de la transition ? Quels seront les types de justification avancés pour un basculement dans les pratiques ?

Le troisième modèle s'appuie sur une logique *historique* valorisant la diversité et la non-permanence. Il va être ici question de présenter un ou plusieurs aperçus d'une situation pastorale ancienne, parfois complètement périmée, parfois encore reconnaissable dans les communautés chrétiennes. Et il va parallèlement être question de montrer que la « crise »

37. Un ouvrage emblématique est celui de Georges DECOURT, *Conduire une action pastorale*, Cerf/Novalis/Labor et Fides/Lumen Vitae, coll. Théologies pratiques, Paris/Montréal/Genève/Bruxelles, 1997.

38. LUC AEREUS, *La catéchèse de cheminement. Pédagogie pastorale pour mener la transition en paroisse*, Lumen Vitae, coll. Pédagogie catéchétique n° 14, Bruxelles, 2002, p. 10. Voir aussi, ID., *Transitions en catéchèse*, Lumen Vitae, coll. Tous en chemin, Bruxelles, 2010.

actuelle, les problèmes lourds qui assaillent les acteurs dans leur quotidien, tout cela ne sonne pas le glas de la mission et qu'ils sont même « appelés à une nouvelle tâche de pionniers qui sera plus exigeante et moins romantique » que les faits du passé³⁹. Un exemple de cette logique a été donné dans la revue italienne, *Catechesi*, par Enzo Biemmi à propos de ce qui attend l'initiation chrétienne en Italie⁴⁰. Pour y arriver, il dresse un tableau d'une évolution sur un siècle, d'avant le Concile, avant 1960 jusque 2060.

D'où nous venons (avant 1960) ? D'un catholicisme majoritaire à l'époque d'une adhésion sociologique. La foi se transmettait par osmose, dès l'enfance, portée par la famille et l'environnement social. L'initiation chrétienne était très simplifiée :

« Elle était destinée aux enfants et avait comme finalité non pas tant de les initier à la vie chrétienne (à cela y pensaient la famille et le contexte culturel), mais de les préparer à bien recevoir les sacrements qui leur manquaient. La catéchèse est à son tour une activité simple, régulière, avec un manuel, une méthode, une obligation de fréquentation. Où allons-nous (vers 2060) ? Nous aurons un catholicisme de choix, donc un catholicisme de minorité. On viendra à la foi non par convention, mais par conviction. La foi sera une possibilité, le christianisme vu comme une des manières possibles d'habiter ce monde, où l'Église n'a plus le monopole du sens⁴¹. »

Les communautés chrétiennes, sans doute petites, se déploieront sur des relations et non sur une structuration organisationnelle. La proposition chrétienne sera plus gratuite, parfois à l'improviste, elle sera plus désintéressée, ne débouchant pas forcément à des adhésions ou à des engagements de longue durée.

Et comment vivre l'actuel passage, le fameux tuilage ? D'une manière effrayée ? Est-ce que ceci doit faire peur ? Repartons à l'analyse d'Enzo Biemmi. Il est catégorique : non, trois fois non. D'abord, si cette perspective est correcte, elle est positive : on ne va pas vers la mort : ce n'est pas la fin de la foi, du catholicisme, etc. C'est la fin seulement d'une figure de foi. Deuxièmement, il faut se libérer de culpabilité ou de crainte mal venues : le catholicisme de demain n'est pas pire, moins pertinent que celui d'hier. Il ne faut pas regretter pour la culture contemporaine du XXI^e siècle le temps

39. David BOSCH, *Dynamique de la mission chrétienne. Histoire et avenir des modèles missionnaires*, Karthala, coll. Chrétiens en liberté/Questions disputées, Paris, 1995, p. 19.

40. Enzo BIEMMI, « Cosa significa oggi instaurare prassi di iniziazione cristiana », dans *Catechesi*, 2018/4, octobre-décembre 2018, p. 2-17. Traduction française dans la revue *Lumen Vitae*, 74, 2019/4, p. 451-470.

41. *Ibid.*, p. 454.

d'un catholicisme d'habitude et d'obligation. *Tertio*, nous n'allons certes pas vers la facilité, mais nous n'allons pas non plus vers de plus graves difficultés. Nous allons vers une autre signification, dans laquelle nous aurons tout autant qu'hier ou qu'aujourd'hui à faire confiance dans l'œuvre du Saint-Esprit, présent et agissant au cœur de notre monde.

Sur la base de ces trois types d'articulations entre théorie et pratique, une synthèse opérationnelle peut être proposée. Je pense que ces trois modèles peuvent et doivent s'articuler les uns aux autres. Cela demande de l'audace et de la perspicacité.

Se mettre en projet (1^{er} modèle) en tenant compte d'un contexte évolutif et des acteurs concernés, baliser un cheminement avec des transitions, des étapes et des évaluations permettant des réajustements (2^e modèle), conserver une sensibilité historique, intégrer la dimension paradoxale de la permanence d'un objectif apostolique et d'une mise en place d'autres moyens (3^e modèle): tel pourrait être le fil rouge.

Cela demande de l'audace et de la perspicacité. L'audace d'abord : celle de bousculer des manières de penser et de décider, celle de croire en un travail collaboratif et progressif, celle de croire en la nécessité d'être bien formé et fondé théologiquement, celle de proposer et de tenir à une logique d'intelligence et d'authenticité. Comme le disait le document final du synode pour l'Amazonie : « Avec une audace évangélique, nous voulons mettre en œuvre de nouvelles pistes pour la vie de l'Église. »

Et avec l'audace, la perspicacité. Les leçons d'une histoire récente nous ont appris à être modestes et prudents. Toute velléité de changement n'est pas opportune. Toute réforme n'est pas forcément bâtie sur des bases saines. Le pape François ne cesse de mettre en garde contre des « pièges et des pathologies » qui entravent le cheminement d'institutions ecclésiales⁴², il considère qu'il « n'est pas utile de spéculer et de théoriser sur de super stratégies ». Entre ceux qui veulent tout conserver dans un statu quo intemporel et ceux qui veulent tout révolutionner en Église, le cap à prendre est missionnaire. L'Église est destinée au monde. Comme l'a souligné le concile, la mission de l'Église consiste à répandre le Christ, lumière pour les nations, et

42. Ainsi, en mai 2020, dans son message aux OPM, a-t-il longuement développé les pièges de l'auto-référentialité (« une personne serait d'autant plus chrétienne qu'elle est plus engagée dans des structures intra-ecclésiales »), de la tentation de commander et de tout contrôler (« comme si l'Église était le fruit de nos analyses et de nos décisions »), l'élitisme, l'isolement du peuple (avec un « sentiment de supériorité et d'impatience pour la multitude des baptisés »), l'abstraction (on produit « des projets et des lignes directrices qui ne servent qu'à l'autopromotion de leurs auteurs ») et le fonctionnalisme (on finit par tout miser « sur des modèles mondains d'efficacité, tels ceux imposés par la concurrence économique et sociale exacerbée »); Pape FRANÇOIS, *Message aux Œuvres pontificales missionnaires*, 21 mai 2020, à lire sur : www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2020/documents/papa-francesco_20200521_messaggio-pom.html (consulté le 22/08/2020).

pas une sorte de club pour les croyants. L'Église est pour le monde (comme l'affirme *Gaudium et spes* 92).

« S'il y a des changements à apporter dans les procédures, il est bon qu'ils visent à alléger, et non à augmenter les poids ; qu'ils visent à faire gagner en flexibilité opérationnelle, et non à produire de nouveaux systèmes rigides et toujours menacés d'introversion. Ayez à l'esprit qu'une centralisation excessive, au lieu d'aider, peut compliquer la dynamique missionnaire⁴³. »

C'est ainsi que le pape s'adressait en mai 2020 aux Œuvres pontificales missionnaires. Dans ce moment de tuilage, ces paroles pour un allègement, une démaîtrise et une flexibilité aident à apporter finalement une liberté et une confiance, dont l'Église a bien besoin de nos jours.

Pastoral "Overlapping", or How to Initiate Novelty without Disavowing the Past?

The article acknowledges the difficulties encountered in pastoral life when it comes to changing settings, models, or references. Excellent intuitions, as well as realistic and ambitious renewal programs, struggle to become concrete and implemented in the field, to the point that to question the very possibility of renewal and changes in pastoral care makes a lot of sense. What are the prerequisites? Are there conditions to be met? The paper examines how recent magisterial documents and the works of theologians reflect on "overlapping" in pastoral care: how to make something new? Is doing something new always rejecting in the end what was previously achieved? Is there a know-how to acquire in order to carry out "projects", to make "transitions" successful? When the Church's "program" itself (proclaiming Christ) doesn't change, how can it be renewed, while being part of history, and respond to new challenges?

43. Pape FRANÇOIS, *Message aux Œuvres pontificales missionnaires*, 21 mai 2020, à lire sur : www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2020/documents/papa-francesco_20200521_messaggio-pom.html (consulté le 22/08/2020).

Vers un religieux pluriel ?

Crise institutionnelle et avènement d'une culture religieuse réticulaire en Belgique francophone

Olivier Servais

DANS **REVUE LUMEN VITAE** 2006/2 (VOLUME LXI), PAGES 161 À 178
ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2006-2-page-161.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Vers un religieux pluriel ?

Crise institutionnelle et avènement d'une culture religieuse réticulaire en Belgique francophone

Olivier SERVAIS¹

En août 2005, quelques centaines de milliers de jeunes se sont rassemblés à Cologne pour participer aux Journées mondiales de la jeunesse. Comment expliquer un tel succès ? Il est clair que ce rassemblement est une rencontre de taille importante, surtout par rapport à ce qui se fait dans le monde aujourd'hui. L'Église catholique y a trouvé le moyen de se donner une visibilité en termes de masse. Cet événement témoigne qu'en 25 ans, l'Église catholique a radicalement changé sa manière de communiquer et d'être avec les jeunes, qu'elle s'est adaptée à de nouveaux fonctionnements. Mais ce sont des raisons plus profondes qui permettent de comprendre ce phénomène. Le danger serait, en effet, d'interpréter cette génération à l'aune des critères qui prévalaient

1 Olivier SERVAIS est anthropologue et historien. Il enseigne l'anthropologie et les sciences des religions à l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve), aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, et à l'Institut Lumen Vitae, en Belgique. Il est membre du Laboratoire d'Anthropologie prospective. Ce travail doit pour une large part son inspiration aux échanges au sein de pôle « Théologie et Société » du Centre Interfaces, Namur. – Adresse : Centre Interfaces, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, 11, Rempart de la Vierge, B-5000 Namur ; courriel : olivier.servais@fundp.ac.be.

dans la génération précédente et de croire que, par ce genre d'événement les jeunes renoueront avec le quotidien des paroisses, que les jeunes reviendront dans les églises. Le problème, c'est que cette génération-ci a un rapport au quotidien tout à fait différent des précédentes. Certes les JMJ ne sont pas qu'une parenthèse dans la vie de ces jeunes, mais il faut bien être conscient que les valeurs des jeunes, leur rapport au spirituel et même la manière de s'investir dans le collectif, dont l'Église fait partie, a radicalement changé. Auparavant, on s'investissait dans un projet de société – qu'il soit catholique, marxiste, socialiste ou libéral – et c'était généralement pour la vie. Aujourd'hui, ce n'est plus l'institution qui donne sens à la totalité, c'est l'individu. Il veut poser lui-même la cohérence de ses engagements. Dans cette perspective, ce n'est pas parce qu'un jeune participe à un grand rassemblement qu'il souhaite s'investir dans l'Église, dans un ensemble qui a sa cohérence.

Les causes de cette mutation du rapport au spirituel et au religieux sont multiples. En Europe c'est aujourd'hui un truisme que d'affirmer que le mode de vie urbain a profondément transformé la société. Ces évolutions sur la longue durée ont largement refaçonné nos modes de vie, si bien qu'on parle aujourd'hui de société urbaine. La Belgique est l'un des exemples emblématiques de cette mutation radicale des systèmes sociaux. La société rurale qui l'a longtemps caractérisée se trouve dès lors *de facto* en voie de disparition. Il ne s'agit bien entendu en rien d'une disparition des campagnes, mais d'un mode d'être au monde spécifique, qui a, durant des siècles, présidé aux logiques sociales des réalités rurales et qui semble avoir littéralement « pré-contraint » ce catholicisme.

Le présent article va, dans cette perspective, tenter de cerner à partir d'une synthèse d'enquêtes récentes, quantitatives et qualitatives, les lignes de faite de ces évolutions, et les conséquences structurelles sur la morphologie du religieux en Belgique francophone et plus particulièrement dans le monde des jeunes (16-25 ans).

Valeurs et pratiques spirituelles et religieuses

Cette mutation sociétale se caractérise d'abord par une transformation des axiologies, particulièrement chez les jeunes générations. Que peut-on dire sur les jeunes et les valeurs proprement religieuses et/ou morales ? La dernière enquête européenne sur les valeurs réalisée en 1999 mettait en évidence le développement chez les plus jeunes générations d'un double mouvement : d'accroisse-

ment des valeurs liées à la disposition de soi, c'est-à-dire à une prise en main de sa destinée personnelle, et parallèlement au respect accentué de l'autonomie d'autrui². Une enquête récente en Belgique francophone confirme ces tendances³.

Si nous nous intéressons à la dimension religieuse plus spécifiquement, c'est de nouveau un constat à deux niveaux qui s'impose à nous : diminution continue des pratiques religieuses institutionnelles et stabilisation de la croyance en Dieu.

La diminution des pratiques n'a rien de nouveau, elle continue simplement à s'amplifier :

- ♦ baisse continue de la pratique hebdomadaire en Belgique (de 42,9 % en 1967 à 11,2 % en 1998), et plus spécifiquement en Wallonie (de 33,9 % en 1967 à 9,3 % en 1998) et surtout à Bruxelles où elle atteint des niveaux presque insignifiants (de 24,3 % en 1967 à 6,3 % en 1998) ;
- ♦ baisse légèrement moins forte mais tout aussi significative des baptêmes (de 93,6 % en 1967 à 64,7 % en 1998), et plus spécifiquement en Wallonie (de 92,8 % en 1967 à 64,8 % en 1998) et de nouveau à Bruxelles où la chute est vertigineuse (de 81,6 % en 1967 à 23,4 % en 1998) ;
- ♦ les mariages religieux connaissent un déclin presque semblable (de 86,1,9 % en 1967 à 49,2 % en 1998), et plus spécifiquement en Wallonie (de 83,5 % en 1967 à 54,3 % en 1998) et à Bruxelles (de 61,5 % en 1967 à 20,6 % en 1998).

Les pratiques qui résistent le plus sont les funérailles religieuses même si elles reculent elles aussi (de 84,3 % en 1967 à 76,6 % en 1998), et plus spécifiquement en Wallonie (de 79,3 % en 1967 à 73,6 % en 1998) et surtout à Bruxelles (de 72 % en 1967 à 48,7 % en 1998). On a vu cependant que si cette pratique persiste, elle connaît, comme les autres, une mutation profonde de sa forme, sous l'impulsion des publics concernés : individualisation et personnalisation, auto-gestion, rôle accru des proches, mise en avant non du rite, mais des personnes concernées par le rite.

2 Voir J.-M. CHAUMONT, M. ELCHARDUS, "Incertitude morale et nouvelle respectabilité", dans L. VOYÉ, B. BAWIN-LEGROS, J. KERKHOFS et K. DOBBELAERE, *Belges, heureux et satisfaits. Les valeurs des Belges dans les années 90*, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, pp. 107-141 et O. SERVAIS, E. LEGROS, J.-P. HIERNAUX, "Les mutations des positions en matière d'euthanasie. Entre disposition de soi et respect d'autrui", dans *Recherches sociologiques*, 32/2, 2001, pp. 65-78.

3 Enquête *Dimanche-La Libre Belgique-Université catholique de Louvain*, réalisée en novembre 2005 auprès d'un échantillon de 650 individus en Wallonie et à Bruxelles.

Les croyances vivent une situation un peu différente. Si la croyance en un Dieu catholique traditionnel continue à chuter, cette inclinaison ne se fait pas au profit d'un athéisme ou d'un agnosticisme. De fait, ces deux positions, croire classiquement ou ne pas croire, sont en régression, avant tout chez les jeunes. Et cela au profit d'un indifférentisme ou d'une croyance en d'autres formes du croire : notamment en une conception cyclique de l'existence qui privilégie les notions de force de vie, d'unité cosmique du réel ou de bricolage individuel du croire et les valeurs de recyclage écologique, d'autonomie et de responsabilité ont une place première.

Pour l'ensemble du champ religieux, l'effondrement semble se développer d'abord en contexte urbain pour contaminer ensuite l'ensemble du paysage sociologique. Danielle Hervieu-Léger voit dans cet effondrement du modèle religieux catholique, et dans cette dichotomisation entre baisse des pratiques et mutations des croyances, le symptôme d'une ex-culturation, d'une inadaptation culturelle profonde du catholicisme ; en d'autres termes, elle perçoit dans cette crise du catholicisme, la crise d'une institution religieuse avant tout façonnée par et pour un modèle sociologique rural, sédentaire et collectif. Ce modèle d'institution religieuse n'a dès lors plus véritable pertinence dans un contexte contemporain, urbain, mobile et individualiste. Le constat tant en termes de valeurs que d'organisation sociologique est donc celui d'une crise non du religieux en lui-même, mais d'une forme organisationnelle du religieux. De fait, sur la scène européenne, les changements les plus importants sont presque toujours à chercher du côté du catholicisme, le protestantisme comme l'orthodoxie connaissent des destins plus variés⁴.

Cet effondrement apparent est donc clairement une chute d'un croire et d'une pratique « institutionnelle ». Le problème étant que les appareils de mesures des enquêtes, depuis leur création, sont avant tout focalisés sur ce religieux des institutions du croire. On dispose peu de données sur les pratiques hors les murs. Or, ce sont précisément celles-là qui sont en pleine expansion chez les jeunes. Le travail plus qualitatif avec cette génération montante laisse entrevoir notamment une reconstruction croissante de rituels autogérés pour les grands moments de la vie. Ces cérémonies, adaptées par les jeunes eux-mêmes, traduisent la volonté de

4 L. HALMAN, O. RIIS, *Religion in Secularizing Society. The European's Religion at the End of the 20th Century*, Leiden, Brill, 2003. Voir aussi J.-L. ORMIÈRES, *L'Europe désenchantée. La fin de l'Europe chrétienne ? France, Belgique, Espagne, Italie, Portugal*, Paris, Fayard, 2005.

déployer de nouveaux dispositifs de sens, leur permettant de gérer les questions existentielles et personnelles, les étapes de la vie, sans recourir à des processus standardisés dans lesquels leurs soucis d'autonomie et de personnalisation ne semblent pas s'exprimer pleinement.

Les entretiens en profondeur nous montrent également que le sens attribué aux cérémonies dites « institutionnelles » est lui aussi réinterprété assez systématiquement à l'aune de critères existentiels et personnels. Dans cette optique, en participant à tels ou tels événements d'Église, ils ne renouent pas forcément avec l'institution. Si on analyse les interviews qui ont été réalisées lors des JMJ, on se rend compte que les jeunes n'ont pas spécialement le sentiment de participer à un rassemblement de l'Église catholique. S'ils se déplacent, ce n'est pas pour l'institution, mais pour des motivations avant tout « personnelles ». La personne de Jésus les attire, perçue d'ailleurs souvent comme un maître spirituel. En outre, c'est à nouveau une « personne », Jean-Paul II, ou du moins Benoît XVI en tant que son successeur, qui motive une bonne partie de ces nouveaux pèlerins.

Des profils d'individus nouveaux ?

Si l'on examine les profils des individus à l'aune de cette mutation des valeurs, croyances et pratiques, que constate-on ? Sur cinq profils d'individus classiques développés par les sociologues (conservateur individualiste, individualiste, social-expressif, xénophobe conservateur, social conservateur) deux profils dominent les tranches d'âge les plus jeunes : les individualistes et les socio-expressifs⁵. L'individualiste est le modèle dominant chez les plus jeunes adultes. Il donne la primauté avant tout à la liberté de choix à tous les niveaux. Il développe de ce fait peu de souci des moins nantis qui doivent à son image être responsable d'eux-mêmes. En termes de morale, il a du fait de cette responsabilité de chacun, une grande tolérance pour la déviance et les morales non traditionnelles. Dans cette perspective, l'individualiste a un grand respect des décisions individuelles et refuse souvent les règles. Il n'est pas pour autant une monade coupée de toute racine. De fait, il dispose de beaucoup d'amis personnels, c'est-à-dire connus pour leur qualité individuelle. En termes d'implication associative, il s'investit beaucoup, mais déploie un grand roulement dans ses investissements. Il change souvent ses collaborations.

5 B. BAWIN-LEGROS, L. VOYÉ, K. DOBBELAERE, M. ELCHARDUS, *Belges toujours. Fidélité, stabilité et tolérance. Les valeurs des Belges en l'an 2000*, Bruxelles, De Boeck Université, 2000.

Le social-expressif partage une part de ces positionnements, même si, concernant ses relations sociales et surtout ses motivations à agir, il diffère fortement. De fait, tout comme l'individualiste, il exprime une grande tolérance pour la morale non traditionnelle, mais pour des raisons différentes. En effet, il rejette le conformisme éducatif, et de ce point de vue les comportements moraux traditionnels. Il privilégie plutôt les valeurs expressives et particulièrement celles qui favorisent l'accomplissement de soi. Il est fort impliqué associativement, et développe un nombre important de relations sociales, ce qui se manifeste par un réseau relationnel très développé. Il est de manière plus régulière, d'un niveau d'instruction supérieur.

Il n'aurait pas de sens de quantifier précisément la part de ces deux profils dans la société belge francophone. En effet, il s'agit de profil tendanciel qui ne correspond pas à des individus distinctifs. Mais il est cependant manifeste que le premier profil est largement en pointe, alors que le second se cantonne dans certains milieux plus localisés.

Si l'on résume à gros traits la sociologie sous-jacente à ces profils émergents, une dichotomie un peu triviale semble très clairement ressortir à travers une mutation du rapport à l'espace et au temps. Le passage d'un espace individuel territorial (stabilité) à un espace kinétique (mobilité), le développement d'une primauté de la temporalité courte (instant) sur la spatialité (lieu), et ce faisant la primauté de la relation sur la territorialisation et la hiérarchisation. Les stratégies sociales des acteurs s'en trouvent radicalement modifiées. On passe dans cette optique d'une stratégie de territorialisation dont l'objectif est de se baliser un territoire social à une stratégie de réticularité dont la finalité est d'occuper la bonne position relationnelle au cœur d'un réseau inter-personnel. Cette nouvelle position assoit radicalement l'individu comme référent-social.

Une gestion individualisée du sens

On voit ainsi se déployer radicalement un nouveau mode d'élaboration du sens, non plus principalement par la transmission d'une éducation collective (famille, école ou église), mais par l'élaboration individuelle, sur fond de discussion et d'information. Ce processus, que les sociologues et les anthropologues qualifient de bricolage, caractérise en partie la transmission religieuse en haute modernité,

c'est-à-dire dans une société où la référence absolue en matière de conviction est l'individu et dans un contexte de pluralisme philosophico-religieux généralisé⁶.

Ce processus de gestion personnalisée du sens de l'existence et du croire et de l'élaboration d'une hiérarchie personnelle des valeurs, s'organise autour de la nécessité d'organiser sa vie de manière cohérente tout en faisant de l'individu le début et la fin de ses questions fondamentales.

Au plan individuel, trois types de posture semblent dominer les pratiques d'élaboration du sens : soit le refoulement, notamment chez les individualistes, avec un ancrage dans le moment présent et le refus de s'intéresser aux problèmes du sens de son existence ou de celui des autres. C'est la volonté de vivre au jour le jour, selon ses désirs et ses besoins, en phase avec un certain « *carpe diem* » quotidien. La question des finalités, de la destinée humaine, bref du sens de l'existence est de ce fait renvoyée aux calendes grecques, et plus précisément aux jours où des problèmes personnels ou de proches, rendront impérative la nécessité de traiter la problématique immédiatement. La seconde posture relève de ce fameux bricolage. Dans un contexte de brisure des identités, des croyances et des pratiques, disséminées sur les rayons d'un pluralisme supermarché, l'individu qui ne reçoit plus sa foi uniquement par transmission, va devoir affronter ses questions capitales sur base avant tout de sa quête personnelle. On retrouve ici les deux fameuses figures du pèlerin (en quête perpétuelle) et du converti. Face à cette tâche immense, l'individu ne va cependant pas recourir uniquement à ses lectures, ses expériences ou ses relations personnelles. Il s'inscrit ponctuellement, ou parfois plus durablement, dans des groupes d'affinité (groupe de prière, groupe de discussion, projet religieux momentané), voire il se réincorpore dans des communautés d'exclusivité (sectes, communautés religieuses, courants spirituels). La troisième attitude, n'est plus la fuite du refouleur, ou l'affrontement du bricoleur, mais l'acceptation de l'impossibilité de répondre de manière satisfaisante à la question du sens, et l'investissement cynique et désabusé dans l'existence.

Dans les trois cas de figures, la pratique s'opère selon les particularités spécifiques de tel ou tel individu, qu'il soit par exemple « individualiste » ou « socio-expressif ».

6 L.-L. CHRISTIANS, O. SERVAIS (Dir.), "Au-delà du syncrétisme : le bricolage en débat", dans *Social Compass*, 52/3, 2005, pp. 275-336.

La discussion ouverte, d'un côté, l'inscription ponctuelle dans un collectif, de l'autre, restent donc bien deux modalités de transmission et d'élaboration du religieux chez les jeunes. Toutefois, ces modalités se recentrent véritablement sur la quête spirituelle propre à chaque individu. Ce recentrage individuel ne signifie pas pour autant un monadisme clos. Le groupe demeure, mais il remplit dorénavant une fonction nouvelle, celle de « moment » de foi, celle de lieu d'expérience, bref, celle de dispositif d'échanges et de confrontations des expériences personnelles. Dans cette optique, le rôle attribué au collectif n'est plus d'être le socle spirituel et religieux d'une vie, mais un moment-lieu de passage.

Comportement collectif

L'engagement dans le collectif se caractérise d'ailleurs par ces transformations tout à fait manifestes, et particulièrement l'inscription des organisations à finalité « religieuse ».

On sait déjà depuis un certain temps que l'investissement religieux a connu depuis une cinquantaine d'années une régression puis une chute très importante, nous l'avons évoqué. Le collectif religieux institutionnel est-il condamné pour autant ? Nous ne le pensons pas, mais il va durablement s'infléchir. De fait, en matière d'investissement collectif, l'individualisation va de pair avec une logique de consommation centrée sur la satisfaction de besoins immédiats. Dès lors que n'existent plus cette satisfaction, les « clients » ont tendance à vouloir changer de boutique. De ce point de vue, la personnalisation mentionnée plus haut est une consommation, au sens où elle est l'adaptation d'un produit à un client spécifique. Les motivations deviennent de la sorte foncièrement individuelles, et dès lors multiples. L'un va à la messe pour voir ses amis, l'autre pour écouter le sermon, le troisième pour voir sa future petite amie, etc.

Second élément influent sur l'investissement collectif, la rationalisation. Le niveau d'éducation, dont la capacité à raisonner, s'est globalement accru ces dernières décennies. La connaissance s'est également propagée par des médias de masse inédits : Internet, supports multimédias, télévision, etc. De ce fait, l'agent pastoral ne peut plus décider, d'autorité, pour le groupe en raison de la légitimité que lui confère sa fonction. Il doit maintenant animer un groupe qui prendra collectivement la décision. Le pasteur, et surtout le clerc, n'est plus un dispensateur de savoir et de décision, mais un animateur-médiateur qui doit argumenter, motiver, arbitrer.

Enfin, troisième élément déjà signalé : l'émergence d'une mobilité généralisée (mobilité spatiale, sociale, professionnelle, familiale). Cette mobilité accrue entraîne des problèmes spécifiques liés à la discontinuité qu'elle génère, liés également aux possibilités que le kinétique permet (choix de paroisse, alternance des gardes d'enfants, etc.).

Ces trois lames de fond, en parallèle à d'autres mutations (famille éclatée ou recomposée, crise de l'école, crise du marché du travail par exemple), transforment radicalement l'investissement individuel dans les collectivités. L'engagement bénévole par exemple, qui constituait un des piliers des groupements chrétiens bat de l'aile. La volonté d'une autonomie individuelle préservée exige ainsi une contractualisation plus poussée des engagements. L'objectif de l'individu est ici de se protéger contre toute atteinte à son autonomie en clarifiant ses engagements. Cette évolution nécessite souplesse et adaptabilité de la part des organisations.

Autre exemple de ces transformations de l'engagement et de l'investissement dans du collectif, la personnalisation des demandes implique un recrutement et une gestion personnalisée des bénévoles ; à chaque acteur, son traitement spécifique.

Cette mutation de l'investissement individuel se marque très clairement dans les institutions classiques. Ainsi pour la paroisse catholique, si le pourcentage de ceux qui s'investissent reste stable – on compte en moyenne en Belgique, 15 % de paroissiens dit nucléaires contre 25 % de paroissiens passifs (présents mais non investis) et 60 % de paroissiens périphériques (occasionnels) – l'intensité de leur investissement religieux institutionnel décroît avec le temps⁷. Ici à nouveau, il nous faut lire derrière les lignes. La baisse d'intensité, n'est pas un déclin des pratiques religieuses, mais un déclin des modalités traditionnelles et institutionnelles du croire. Et de fait, la notion même de régularité n'a pour ainsi dire plus de pertinence sociologique chez les jeunes générations. Si l'on suit les enquêtes, en 2005, la plupart des personnes se qualifiant de « pratiquant régulier », fréquente une fois par mois une paroisse. On est loin de la définition de la régularité hebdomadaire des églises. Il y a manifestement disjonction entre les définitions sociologique et ecclésiale de la régularité. La réalité sociale de cette évolution est caractéristique d'un véritable changement de paradigme temporel. L'investissement

7 L. VOYÉ, K. DOBBELAERE, "De la religion : ambivalences et distancements", dans *Belges toujours. Fidélité, stabilité et tolérance...*, pp. 143-175.

paroissial ne s'oriente ainsi plus du tout dans une visée long terme pour se transformer ou pour transformer la société. La perspective est plutôt de fréquenter des lieux selon ses tranches de vie, selon son contexte personnel, afin de pouvoir mieux vivre. Suivant un tel schéma, le fondement d'une pratique religieuse, et sa mesurabilité, sur base de la régularité paroissiale n'a plus véritablement de signification. Il nous faut scruter les mutations ailleurs.

Mutation de l'organisation religieuse

L'ensemble des mutations évoquées ci-avant nous conduit à réenvisager non pas seulement le rapport au groupe, mais la structuration même des groupes, dont les mouvements et organisations religieux. En effet, qui dit mutation des valeurs des individus et de leurs modalités d'investissement dit inévitablement bouleversement des structures organisationnelles collectives. En d'autres mots, les transformations synthétisées plus haut ont un double impact : sur les types de structures organisationnelles privilégiées d'une part, et sur les évolutions morphologiques de ces structures. En effet, ces nouvelles modalités d'investissements collectifs entraînent *de facto* une transformation progressive de l'appareil organisationnel. Dans le secteur de l'associatif religieux, porté par le bénévolat, divers travaux de terrain⁸ nous suggèrent une double évolution structurelle : une évolution de la taille des organisations d'abord, et une évolution de la culture organisationnelle ensuite.

Un phénomène de fracture organisationnelle

La première mutation visible semble sans conteste être la mutation de la taille moyenne des organisations et des groupes. On assiste ainsi manifestement à un double mouvement : une concentration dans de grandes structures compétitives, inscrivant leur action dans le long terme et visant à devenir un interlocuteur incontournable de leur secteur et, parallèlement, la multiplication de petites structures plus fragiles, des projets portés par des groupes bien précis, et dès lors périssant souvent, voire disparaissant, avec le départ de ses fondateurs. Ce déplacement centripète vers deux tailles pratiquement

8 Plusieurs travaux de terrains menés par l'auteur dans différentes associations chrétiennes de 1998 à 2006.

opposées entraîne en conséquence la raréfaction, voire la disparition, ou au moins la fragilisation des structures intermédiaires ou leur transformation.

Arrêtons-nous un instant sur chacun des deux idéaux-types organisationnels. Le premier groupe, composé de grosses structures, résultats de différentes fusions ou fédérations d'associations, nous le dénommerons « Holding ». Ces regroupements ponctuels ou non (paroisses, groupes religieux, événements) cherchent, selon une quasi-logique de marché (bien qu'ils s'en défendent souvent), à rendre « le produit religieux » plus attractif. Dans cette optique, ils tentent de rendre leurs structures plus efficaces, de professionnaliser les cadres, de développer leurs moyens d'action (financiers, humains, etc.) et dans ce but atteindre une taille critique. Le marketing, la communication et plus globalement l'attention au client (paroissiens ou autres) occupe une place centrale. Le second ensemble en croissance, inverse en grande partie le premier. On pourrait le qualifier du modèle de « la PME ». Centré sur un groupe de leaders ponctuels, il est démocratique, plus qu'efficace, utilise des bénévoles de manières très variables, ne cherche pas spécialement à se faire connaître car il accorde une importance première à la vie interne du collectif. De ce fait, il manque souvent de moyens, et sa petite taille l'oblige à composer avec ses faibles ressources. Dans ce nouveau paysage associatif, presque caricatural, une seule structure intermédiaire semble résister : la coordination de petites structures. La coordination, nœud d'un réseau de petits groupements très diversifiés, nous semble correspondre au modèle alternatif au « Holding ». Elle permet une visibilité tout en n'imposant pas l'homogénéité ; elle permet le partage des ressources sans la fusion ; elle offre plus de richesses grâce au partage entre associations ; ou encore elle autorise plus de possibilités par la solidarité et les synergies entre groupements.

Les cultures organisationnelles

Les cultures organisationnelles subissent également des mutations importantes. En suivant la typologie du sociologue Handy⁹, on dispose d'un outil intéressant pour identifier ces changements dans le contexte belge étudié. Rapidement, l'auteur envisage quatre cultures idéal-typiques principales d'organisations :

9 Ch. HANDY, *Understanding Voluntary Organisations*, Londres, Penguin Books Ltd, 1990, pp. 86, 88, 90 et 92.

La culture des rôles

La culture des rôles est illustrée au moyen d'un diagramme organisationnel qui est en fait celui de nombreuses organisations. Il s'apparente à une pyramide formée de boîtes. À l'intérieur de chaque boîte se trouve un intitulé de poste avec, en plus petit, le nom de la personne qui occupe le poste au moment considéré. Mais la boîte, en fait le rôle, continue d'exister même après le départ de la personne. Le « concept organisationnel » sous-jacent est que l'organisation est un ensemble de rôles, que matérialisent les « boîtes d'emploi ». Assemblées de façon logique et cohérente, ces boîtes permettent l'exécution du travail de l'organisation. L'organisation est une pièce d'ingénierie structurelle, constituée d'un empilement de rôles et de responsabilités interdépendantes. Les individus sont les « occupants des rôles », guidés par des descriptifs de poste qui précisent les exigences liées à leur fonction, ainsi que ses limites. De temps à autre, l'organisation réorganise les rôles et leurs liens tandis que ses priorités changent, puis réaffecte les individus aux différents rôles. Il est manifeste que ce modèle correspond à celui de l'église institutionnelle. Ce modèle institutionnel définit le prêtre, autorité morale et fonctionnaire, comme sujet de référence de l'organisation Église. La plupart du temps, c'est un rapport au monde assez fataliste qui caractérise aujourd'hui ces groupements. Le rapport aux autres religions est très clairement ecclésiocentrique, la préoccupation des paroissiens se centrant avant tout sur la vie de l'institution. La foi se transmet par les sacrements. En terme de dialogue inter-confessionnel, c'est un exclusivisme de fait qui prévaut. Le contexte de ces communautés est majoritairement celui d'une crise de la modernité, un besoin de repères et de sécurité et d'une certaine fonctionnalité par rapport à un monde en changement. Cependant, de par sa structure assez rigide et fermée, ce type d'organisation a souvent une grande difficulté à générer une dynamique interne propre. Ce type de structure présente bien d'autres difficultés : les problèmes imprévus posent de réelles difficultés, la consommation importante de temps, le peu de personnes en mesure d'influer sur la structure, la prise de décision souvent tardive, la communication des projets et des décisions se perdant régulièrement dans la structure, enfin, ce modèle ne prévoit pas de contrôle démocratique. Il présente toutefois l'intérêt de définir clairement les rôles de chacun, dès lors les relations financières et hiérarchiques sont définies précisément et parfaitement respectées.

À côté de cette structure de référence pour le catholicisme belge contemporain, trois autres modèles organisationnels émergent :

La culture de club

La toile d'araignée est l'image qui décrit le mieux l'organisation : la clé de l'organisation se situe en son centre, autour duquel se développent des cercles d'influence de plus en plus larges. Plus vous vous rapprochez de l'araignée, plus grande est votre influence. Le « concept organisationnel » prôné par la culture de club est que l'organisation est une sorte de prolongement de la personne qui se trouve à sa tête, voire de son fondateur. Si ces personnes étaient en mesure d'assumer toutes les tâches, l'organisation n'existerait pas. L'existence de l'organisation se justifie précisément par le fait que cela leur est impossible. L'organisation doit donc être ce prolongement qui agit en leur nom : en fait, une sorte de club de personnes animées des mêmes sentiments. L'économie informelle prévaut donc.

Les avantages de cette culture sont nombreux : la nature productive de l'organisation, sa capacité à répondre immédiatement et intuitivement aux opportunités ou aux crises qui surgissent en raison des axes de communication très courts et de la centralisation du pouvoir, une convivialité et un climat familial qui caractérise ce groupement, le projet n'existant que parce que le projet ou le gourou est mobilisateur. Cependant, cette culture présente des inconvénients. La production ne répond pas nécessairement aux besoins, les décisions sont prises de manière arbitraire par quelques-uns, la pression affective est constante, elle peut placer les individus en crise, les besoins personnels des membres ne sont pas nécessairement satisfaits. Il y a donc une instabilité relative de ce type de structure, liée aux personnes qui la composent ; cela se traduit particulièrement lors du départ du Gourou par une guerre de succession potentielle. Enfin c'est souvent l'autosuffisance qui structure ce type d'organisation (phénomène du cocon). Pour résumer, la qualité dépend presque exclusivement de la personnalité du Gourou.

On trouve des parangons de ce « modèle du charisme » dans bien des groupements religieux, la plupart du temps de petites tailles. Une personnalité charismatique préside aux destinées de la communauté. Du point de vue chrétien, c'est la plupart du temps une logique adaptative qui prévaut en ces lieux. La théologie qu'on y retrouve est souvent christocentrique, c'est la personne de Jésus, et particulièrement la relecture théologique du leader, qui attire le participant. La foi s'y transmet par la parole. Enfin, ses membres y recherchent assez régulièrement une réponse à la crise de la rationalité. C'est un discours cohérent et surtout en adéquation avec leur réalité de terrain qu'ils recherchent. Les relations empathiques au « gourou » y sont fondamentales.

La culture de tâches

La culture de tâches s'est développée en réponse au besoin d'une structure organisationnelle susceptible de répondre aux changements de manière moins individualiste qu'une culture de club, et plus rapidement qu'une culture de rôles. Le « concept organisationnel » qui sous-tend cette culture est l'affectation d'un groupe ou d'une équipe de talents et de ressources à chaque projet, problème ou tâche. De cette façon, chaque tâche est gérée de la meilleure façon qui soit. En outre, les groupes peuvent être modifiés, démembrés ou renforcés, en fonction de l'évolution des tâches. La culture de tâches a la préférence de la plupart des professionnels, parce qu'elle permet le travail en groupes et le partage des compétences et des responsabilités. Dans la plupart de ce type de structure religieuse, les membres ont le sentiment de contribuer à une mission qu'ils ont à cœur de mener à bien. Les individus sont souvent compétents, spécialisés, rationnels, indépendants et analytiques. Les causes et les conséquences de chaque problème sont analysées dans le détail, tout comme les solutions envisageables. Enfin, les responsabilités y sont établies de manières précises. Mais ce modèle comprend des côtés plus problématiques. Le plus visible d'entre eux est la difficulté à mobiliser l'énergie des membres pour gérer les tâches quotidiennes, susciter l'intérêt du public et distribuer des informations. Le vocabulaire y est souvent très spécialisé et on y constate une difficulté récurrente à se faire comprendre par les autres groupes. Deuxième écueil, l'impossibilité d'obtenir le consentement des individus lorsqu'un changement s'impose. Un attachement viscéral à son groupe (de chorale, de partage, d'animation pastorale) est un autre élément constitutif de ces groupements. Un inconvénient récurrent est en outre l'absence de hiérarchie perçue entre les groupes. Cela entraîne parfois une concurrence effrénée entre projet. C'est bien souvent la conséquence d'une incapacité à concevoir une vision globale lorsqu'on est dans un groupe. Il y a donc ouvertement un danger de fractionnement. On peut aussi qualifier ce modèle de « modèle congrégationaliste », un ensemble de congrégations constituent la communauté. La motivation des participants est avant tout la volonté de vivre une expérience collective spécifique. C'est la célébration communautaire qui est l'idée-force de ces groupements, voire parfois un souci d'affirmation identitaire : se sentir appartenir à un groupe identitaire. Face à un trop plein d'individualisme, un besoin intrinsèque de collectif attire ses membres. La théologie énoncée y est parfois christocentrique, avec un accent mis sur les disciples, ou clairement pneumatocentrique.

La culture de la personne

La culture de la personne diffère radicalement des trois précédentes, dans la mesure où elle donne la priorité aux objectifs individuels et fait de l'organisation un centre de ressources pour les talents individuels. Les exemples les plus évidents en sont ces professions indépendantes (médecins, avocats, architectes, etc.) qui se regroupent en cabinets pour leur propre convenance. Le « concept organisationnel » qui sous-tend cette culture est que le talent individuel est capital, et qu'il doit être servi par une structure minimale. Les acteurs, dans ce type d'organisation, dénigrent le management, dépourvu presque totalement de moyen formel de contrôle sur leur activité. Ils tendent à préférer le type de relations qu'offrent les associations momentanées. Les avantages d'une telle culture sont essentiellement de l'ordre du relationnel et de l'affectif. Les besoins personnels (sécurité, estime de soi, etc.) sont satisfaits, dans une certaine mesure. Les relations entre les individus sont proches et peuvent être véritablement amicales, franches et respectueuses. Elles favorisent le dialogue et l'innovation. L'intégration intellectuelle et émotionnelle des membres fait, de fait, partie des objectifs visés. Les inconvénients sont en conséquence liés à la durée de ce type d'organisation ou à l'efficacité par rapport à une tâche. L'objectif n'est en rien d'obtenir des résultats immédiats ou d'appliquer des décisions. D'ailleurs à maintes reprises, on constate une perte de temps et d'énergie détournée des objectifs et des problèmes à résoudre. Une autre caractéristique constitutive de ce type de groupe est le manque de cohésion, chacun étant là pour ces objectifs personnels. Il y a très clairement un danger de ne percevoir que ses projets personnels, et donc l'inexistence d'un véritable collectif. Au final, c'est la difficulté à trouver des personnes qui s'engagent à long terme qui affecte avant tout ce modèle de la personne. On qualifiera donc également ce type de groupe, de modèle réticulaire, ou de réseau. En contexte religieux, il s'agit la plupart du temps de lieux souvent informels, de rencontre et d'échange libres. Un pluralisme sans tabou et un théocentrisme théologique y sont de mises. C'est la question de dieu, au sens large, qui préoccupe les participants. La foi s'y vit dans le débat inter-convictionnel. On y retrouve largement des personnes en crise par rapport à l'institution et l'autorité ou en recherche. Un besoin d'ouverture et d'échange qualifie ce type de rassemblement.

Évolutions ?

Sur base de ces descriptions, peut-on identifier des mouvements d'une structure organisationnelle privilégiée vers une autre ? Bien évidemment ! L'individualisation entraîne sans conteste des mutations importantes. On peut ainsi repérer deux mouvements parallèles, mais très similaires.

Le passage d'une culture des Rôles (Institutionnelle) vers une culture des Tâches (Congrégationnelle) et le passage d'une culture du Club (Charisme) vers une culture de la Personne (Réseau). Il n'en demeure pas moins que la culture du Club perdure souvent, même si elle se pare des attributs extérieurs de la culture du réseau. Dans ces cas de figures, les cultures dominantes du paradigme que nous quittons tentent de subsister en se voilant d'attribut des cultures socio-logiquement en croissance.

	Modèle-Charisme	Modèle Congrégationnel	Modèle Réseau
Sujet-Référent	Personne charismatique	Expérience collective	Rencontre et échange
Rapport à la société	Adaptation	Affirmation identitaire	Pluralisme sans tabou
Théologie	Christocentrisme	Christocentrisme ou Pneumatocentrisme	Théocentrisme
Expérience de foi	Parole	Célébration	Débat
Réponse recherchée	Crise de la rationalité ; recherche de relations affectives	Crise de l'individualisme ; besoin de collectif et de vécu commun	Crise des institutions et de l'autorité ; besoin d'ouverture et d'échange
Difficulté	Liberté ?	Lien ?	Durée ?

De plus, les individus flottent d'une culture à l'autre selon leurs itinéraires personnels. En fonction de leur contexte personnel, de leur tranche de vie, et de leur problématique individuelle, les acteurs sociaux s'investissent dans l'un puis dans l'autre type d'organisation.

Un dernier constat s'impose. Dans un cas comme dans l'autre, les évolutions manifestent un affaiblissement du lien social large au profit d'une autonomie individuelle et d'un relationnel avant tout inter-personnel (lien court), et, ce faisant, un renforcement des deux types

organisationnels favorisant les qualités et les compétences des personnes et leur adéquation à un projet plutôt que leur position (et leur pouvoir) dans l'organisation. Une logique plus égalitaire, ou tout au moins plus horizontale des rapports sociaux semblent ainsi s'ériger en nouveaux paradigmes de fonctionnement des collectivités religieuses. L'individu est sociologiquement établis comme l'instance finale de légitimité du croire.

Les nouveaux nœuds de pouvoirs devenant non plus les têtes sommet de pyramide (il n'existe plus vraiment dans ces modèles), mais les nœuds d'informations, les croisements de réseaux sociaux. Une logique nouvelle d'investissement collectif, hautement individualisée, réarticule l'action collective. Cette logique impose à bien des égards une mutation radicale des fonctionnements, un changement copernicien dans les manières de faire : le passage de la structure ou du territoire au réseau et à la relation.

L'émergence des cultures du rôle et de la personne semble ainsi être la manifestation collective de l'avènement des profils « Individualistes » et « Socio-expressifs » que nous avons signalés auparavant. Le défi d'une gestion de l'action collective pour demain apparaît résider dans la capacité à adapter le fonctionnement organisationnel à cette double mutation individuelle et collective : adapter les structures aux motivations et fonctionnements nouveaux des personnes et en conséquence réformer nos fonctionnements collectifs. Mais faut-il choisir un modèle ou s'assurer de leur coexistence dynamique ? Poser la question, c'est bien entendu y répondre en creux. C'est une évidence aujourd'hui que d'affirmer que la crise du religieux en Europe est avant tout une crise d'inadaptation culturelle des institutions religieuses, et précisément d'un certain monolithisme organisationnel à l'heure où l'unité dans la diversité nous semble plus actuelle.

En conclusion, les JMJ et les nouveaux mouvements affinitaires doivent donc se comprendre à l'aune de ces émergences de nouvelles organisations collectives du religieux. Ne peut-on pas y voir, d'une certaine manière, une tentative d'opérer une mutation du lien ecclésial ? Le passage du lien paroissial à un lien plus varié, laissant une place plus importante aux trajectoires des croyants. On peut le présumer. Mais il est tout aussi évident que l'Église catholique institutionnelle joue ici sur plusieurs tableaux, sur plusieurs pastorales : celle du charisme, celle de l'expérience communautaire, celle du réseau de partage, sans lâcher pour autant celle de l'autorité. On peut donc s'interroger sur la portée prospective de ces nouveaux modes de croire et de faire Église. Car, au-delà d'une inévitable instrumen-

talisation institutionnelle, la lame de fond semble forte et laisse entrevoir déjà en partie l'Église de demain. Ces jeunes sont-ils dès lors en train de faire muter l'Église catholique ou s'agit-il au contraire d'une mutation de surface au service d'un projet de restauration institutionnelle ? Au stade où en sont les choses, la question ne peut que rester ouverte...

*TOWARDS A RELIGIOUS PLURALISM?
INSTITUTIONAL CRISIS AND THE DAWN OF A
COMPARTMENTALIZED RELIGIOUS CULTURE IN FRENCH-
SPEAKING BELGIUM*

After giving a synthesis of the recent developments in terms of values, beliefs and religious practices in French-speaking Belgium, this article seeks to identify the individual profiles that these transformations help reveal, mainly as they affect the young generations. Building on this foundation, I seek to identify the consequences for an active engagement in the community and, for Christianity in particular, the development by young people of alternate religious practices to those found in church institutions. In the final section, I focus on the logic underlying these Christian groups.

Bibliographie

Jean ABUD, « Être à l'écoute des jeunes. Une expérience en milieu universitaire », dans *Lumen Vitae* 2020/3 (Volume LXXV), p. 303 à 310.

Annie BEAUCHEMIN, « Une pastorale des jeunes appelée à la vie. Expérience pastorale dans le diocèse de Nicolet, Québec », dans *Lumen Vitae* 2018/2 (Volume LXXIII), p. 193 – 198.

Anne-Françoise DE BEAUDRAP, « *Les Belges sont croyants, mais pratiquants peu réguliers* ». Source : <https://www.cathobel.be/2021/02/les-belges-sont-croyants-mais-pratiquants-peu-reguliers/> (consulté le 24 juillet 2024).

Henri DERROITTE, « Le « tuilage » en pastorale ou comment faire du neuf sans désavouer le passé ? », dans *Lumen Vitae* 2020/4 (Volume LXXV), p. 371 – 394.

FRANÇOIS, « *Christus Vivit. Exhortation apostolique post-synodale, aux jeunes et à tout le peuple de Dieu* », Fidélité, 2019, 151 p.

FRANÇOIS, Message aux séminaristes français à l'occasion de leur rassemblement dans le sanctuaire marial de Lourdes. Source : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2014/documents/papa-francesco_20141024_messaggio-seminaristi-francesi.html (consulté le 5 juillet 2024).

FRANÇOIS, Message pour la 55e Journée mondiale des communications sociales. « *Viens et vois* » Source : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/messages/communications/documents/papafrancesco_20210123_messaggio-comunicazioni-sociali.html (consulté le 5 juillet 2024).

Thomas GROOME, Traduit par Raymond BRODEUR « Y aura-t-il encore de la foi ? Tout dépend... », dans *Lumen Vitae* 2012/4 (Volume LXVII), p. 407 à 423.

Yves GUÉRETTE, « La catéchèse et l'annonce de l'Évangile dans la culture numérique », dans *Lumen Vitae* 2021/2 (Volume LXXVI), p. 213 à 223.

Joseph RATZINGER, traduit par Pierre CHAMBARD, *Foi et Avenir*, Mame, 1971, 130 p.

Ivo SEGhedoni, Traduit par Jean-Marie FAUX « La fuite des jeunes : une parole d'Évangile pour l'Église ? », dans *Lumen Vitae* 2018/2 (Volume LXXIII), p. 187 à 191.

Olivier SERVAIS, « Vers un religieux pluriel ? Crise institutionnelle et avènement d'une culture religieuse réticulaire en Belgique francophone », dans *Lumen Vitae* 2006/2 (Volume LXI), p. 161 – 178.